

Le Père Jacques d'Apchon de Chanteloube

Nécrologe =

Le Père Jacques d'Apchon de Chanteloube, mort à Bruxelles au mois de février 1641

M. M. 607, 1 catalogue, n. 250 =

Jacques Chanteloube, prêtre, mort. reçu à Lyon à la Grille, après la robe le 3 juin prêtre 7 ou 8 mois après.

Bicois = L'Oratoire de France

Copie de la Bibl. Nat., C. I. p. 644.
Mss. d'Orléans. C. I. p. 842.

Jacques d'Apchon, sieur de Chanteloube, que plusieurs écrivains ont représenté sous de noirs contours, était fils de Jean d'Apchon, gentilhomme d'une très ancienne maison d'Anvers, qui prétend être sortie des Ursins d'Italie. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut pourvu de bonne heure du prieuré de St Germain; mais, s'étant révolté de cet état, il remit, vers 1609, son bénéfice à Vital de St Paul, son neveu, depuis prêtre de l'Oratoire, s'en alla à la Cour et fut admis dans la maison de la reine Marie de Médicis, dont il gagna si bien la confiance que, de tous les confidents de cette princesse, il passa pour avoir été un de ceux qui, après la mort du Maréchal d'Ancre, eurent le plus d'ascendant sur son esprit. En 1617, il la suivit dans son exil à Blois; mais ce fut l'abbé de Rucellay et non pas lui qui lui donna le conseil de se retirer auprès du Duc d'Angoulême, dans son gouvernement d'Angoumois. C'est vrai que le dessein en étant une fois pris, il le servit de son mieux; qu'il écrivit deux fois de sa part à ce Duc à Metz, en style énigmatique pour hâter l'exécution de l'enlèvement de la Reine; que cette princesse l'envoya aussi vers les seigneurs qui avaient promis de se déclarer pour elle, afin de les solliciter à tenir leur parole à laquelle ils ne se piquèrent pas de faire honneur; il est vrai encore que, lorsque la roi envoya, en 1619, des courtisans à sa mère pour négocier avec elle sur son retour, M. de Chanteloube en traversa pendant un temps le succès, en conseillant à la reine de tenir bon jusqu'à ce qu'elle eût obtenu l'expulsion du Duc de Lignes, son vœu favori de Louis XIII, ou d'être rétablie à la Cour sur son ancien pied.

Ainsi, un des grands obstacles que M. de Bérulle, l'agent de confiance de cette paix, eut à surmonter, fut mené à faire entendre raison à la reine qui à redoubler l'esprit de son confident, naturellement ferme et arrêté à son propre sens. Mais enfin, il le prit de tant de manières qu'il eut la satisfaction de le gagner non seulement à son prince, mais à Dieu, et que M. de Chanteloube, touché de regret de la vie dissipée qu'il menait à la Cour, forma la résolution de la quitter et d'entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire pour y vivre sous la conduite de l'homme sage et vertueux dont Dieu s'était servi pour le faire rentrer en lui-même. Mais la reine qui ne pouvait guère se passer de lui, n'ayant pas voulu lui donner si tôt son congé, il n'exécuta son pieux dessein que deux ans après.

On dit dans l'histoire de la mère et du fils que la Reine, s'étant accommodée en 1617 avec le roi, elle fit donner le gouvernement de Chinoy au sieur de Chanteloube et celui d'Angers au marquis de Richelieu. Ces faveurs excitèrent la jalousie du marquis de Thémères, qui, regardant comme un affront de n'avoir pas été également récompensé de ses services, appela au duel ses concurrents. Le premier se tira du combat avec honneur; le second y perdit la vie, ayant à peine eu le temps de se confesser au P. de Bérulle qui passa par hasard par le lieu où il venait de se battre, et en lui fit le dernier rejon de la maison du Grand Richelieu, qui aurait pu laisser de postérité.

Chanteloube était encore avec la reine en 1620, lors de la guerre d'Angers ou du Pont de Cé; mais sans néanmoins en être l'auteur comme le prétend faussement Duplex dans son Histoire de France.

M. Girard (Vie du Duc d'Enghien) qui était bien mieux informé, assure qu'elle fut l'ouvrage du seul évêque de Luçon et au G. I. Des Défenses de la Reine mère, page 33, il dit expressément que, quand cette Princesse vint à Angers, il y avait 6 mois que Chanteloube ne l'avait vue, n'étant toujours tenu à son gouvernement de Chinon; qu'il fut appelé auprès d'elle par l'évêque de Luçon, lorsque ce parti était déjà tout formé; qu'il recut, à la vérité, la commission, peu de jours avant l'édit, d'aller déposer le comte de Soissons et le Grand Prince à tortis de Paris; mais qu' aussitôt après, il se retira à Chinon pour laisser M. de Richelieu tout le maniement d'une affaire qui était de son invention.

Elle se termina, comme on sait, à faire revenir Marie de Médicis à la Cour, où, quoiqu'elle eût recouvré son ancien crédit, et qu'elle fût en état de s'attacher ses serviteurs plus fortement que jamais par l'appât des grâces, M. de Chanteloube la quitta pour exécuter son plan de retraite. Cette princesse, ne voulant pas la laisser sans lui donner qq. marque de son souvenir, le nomma, suivant le vœu qu'elle en avait depuis la paix d'Angoulême à l'abbaye de Quimperlé. Mais, comme elle était fort à la bienveillance de la maison de Gondy, le roi la fit prior par M. de Schombert de vouloir bien la donner au fils de M. le Général des Galères, lui donnant parole d'en dédommager M. de Chanteloube par la première qui viendrait. (Lettres de Schombert à Richelieu, Mss. du roi) En effet, au mois d'octobre 1622 le roi le gratifia de l'abbaye de Voulloroy ou peut être de Tobrac, à laquelle il fut nommé vers le même temps et dont il se démit en 1625 en faveur de l'abbé Olier. Il devait, en se retirant, 50.000^{fr}; et la reine qui savait bien qu'il avait contracté ces dettes à son service, lui avait promis de les acquitter: ce qu'elle oubliera néanmoins, comme il conste par des lettres qu'il lui écrivit en 1629 pour le lui rappeler, après avoir écrit en 1627 au cardinal de Richelieu pour le prier d'appuyer auprès de cette princesse la prière qu'il lui avait faite de lui continuer la pension qu'il avait d'elle, lorsqu'il était à son service, pour subvenir aux dépenses qu'il est obligé de faire dans les continuelles maladies dont il se trouve assailli et qui lui laissent peu de relâche. (Mss. du Roi conservés au Louvre).

Dès que M. de Chanteloube eut obtenu son congé de la reine, il s'empressa d'exécuter son projet de retraite. Comme il était trop connu à Paris, M. de Bérulle l'adressa aux Pères de l'Oratoire de Lyon, où il se rendit en 1621 et prit l'habit de la Congrégation le jour de la Fête-Dieu et fut fait prêtre 7 ou 8 mois après, en regard sans doute à la grande ferveur avec laquelle il se porta au service de son nouveau Maître, et parce que, ayant d'abord été ecclésiastique, comme on a vu ci-dessus, il avait acquis apparemment dans sa jeunesse une partie de la science nécessaire à son état.

Le P. de Bérulle, en le recommandant au P. Chiersault, supérieur de Lyon, le priaît "de le recevoir comme lui-même et
" même avec plus de soin et de charité qu'il ne voudrait selon Dieu en exerce envers lui, car il le mérite beaucoup plus
" que moi; et si vous voulez déférer à mes vœux, je le désire beaucoup plus. Si je n'étais si engagé, je me rendrais moi-
" même à Lyon pour le recevoir et avoir soin de sa retraite et de son assistance corporelle et spirituelle dans ce pieux
" dessein que Dieu lui a inspiré. Il quitte la Cour et cherche le ciel; il faut qu'il le trouve dans l'abondance de votre
" charité, dans l'ordre des exercices de votre maison et dans l'application aux choses de Dieu ... assurément, si j'ouïs-
" prévu cette retraite, il y a huit mois, j'aurais remis mon voyage de Lyon à ce temps-ci pour pouvoir être moi-même
" auprès de lui dans ces commencements. "

Dans une autre lettre au P. Métezeau, il lui trace plus en détail la manière dont il doit se conduire envers ce chétif néophyte. Conduit par des principes pleins de sagesse et de lumière, le P. de Chanteloube ne pouvait manquer de faire de grands progrès dans les voies de Dieu, à la faveur surtout de la solitude; car il y a apparence qu'il demeura à Lyon jusqu'en 1630, puisqu'on trouve qu'en ce temps-là, il faisait conjointement avec le P. Vital de St-Paul, son neveu et Madame de Cérégat, sa belle-sœur, des dons à la maison de N.D. de Grâces en Forez en vertu desquels ils en sont reconnus, tous trois, fondateurs.

Pendant son séjour à Lyon, Louis XIII y ayant posé avec la reine, sa mère, en revenant d'Italie en 1630 et y ayant

même être dangereusement malade, cette princesse alla voir le P. de Chanteloube dans la maison de l'Oratoire et lui rendit tous les témoignages d'affection possibles, par l'estime qu'elle faisait de sa piété et de sa sagesse. Il y a apparence que c'est dans cette entrevue que, pour son malheur, elle l'entraîna par ses instances à Paris, où, demeurant à St-Magloire il se lia plus que jamais aux intérêts de Marie de Médicis et de Gaston d'Orléans, son fils, dans un temps où le cardinal de Richelieu, depuis ce qu'on appelle la journée des Dupes, triomphant et seul maître de l'esprit du roi, lui représentait comme fautive et ennemie de l'Etat toutes les créatures et de sa mère et de son frère, qui n'étaient pas dévouées à cette Eminence.

Ce célèbre ministre assure dans son journal que, dès 1630, lui étant encore à Pignerol, la Reine mère envoya le P. de Chanteloube à M. le Prince à Valéry lui faire des plaintes de la conduite du cardinal et que l'année suivante M. le Duc d'Orléans, mécontent de sa personne, lui vint réclamer dans une visite que, puisqu'il ne lui tenait rien de tout ce qu'il lui avait promis, il serait de son côté retier la parole qu'il lui avait donnée de l'effusionner et qu'il s'en allait à Orléans et à Blois, où, si on le pressait, il se défendrait fort bien et qu'après cette déclaration Monsieur envoya au roi Chanteloube avec une lettre de créance pour lui rendre compte de son départ et de ses sujets de chagrin.

Le cardinal, voulant rompre toute liaison entre le prince et le P. de Chanteloube, fit dire de la part du roi au Père de Londres, supérieur général de l'Oratoire, de l'écarter bien loin de Paris (Richelieu : journal).

On lui donna en conséquence un ordre pour Nantes qu'il se mit en devoir d'exécuter. Mais Monsieur, en étant instruit indirectement, le fit enlever sur sa route et conduire à Orléans près de sa personne (P. Fardel : Mémoires). On prétend même qu'on l'engagea à aller voir secrètement la Reine mère à Compiègne, où elle était comme prisonnière, parce que cette princesse avait témoigné un grand désir à son fils de voir le Père de Chanteloube pour prendre conseil de lui dans l'extrémité où elle se trouvait et comme, peu de temps après l'entrevue, elle s'enfuit de Compiègne pour se retirer en Flandre, le cardinal ne manqua pas de mettre sur le compte de Chanteloube cette résolution de la Reine mère.

Ce qui en ferait tout, c'est que cette Eminence ne lui fait pas ce reproche dans son journal, mais seulement de ce qu'après avoir reçu commandement de son supérieur et du roi pour s'en aller à Nantes, il est allé trouver Monsieur à Orléans et de là il est passé avec lui jusqu'en Lorraine. En conséquence de quoi elle le fit comprendre dans la déclaration qu'elle fit donner à Dijon par le roi, le 31 mars 1631, dans laquelle Louis XIII disait que sachant que le Comte de Moret, les Ducs d'Elbeuf, de Bellegarde et de Roanar, le Président de Coigneux, le sieur de Guylaurens, Monsigot, maître des comptes ordinaires en la chambre des comptes et le P. de Chanteloube ont été les principaux auteurs des mauvais conseils que suivit M. d'Orléans et étaient sortis avec lui du royaume, nonobstant commandement qui avait été fait au dit Père de Chanteloube par son supérieur général, tant en son nom que de la part du roi, d'aller demeurer en la maison de l'Oratoire de Nantes; au lieu de quoi il avait allé avec M. d'Orléans pour précipiter le partement de son dit frère et sa retraite chez le Duc de Lorraine, à raison de quoi il déclarait coupables et convaincus de crime de lèse-majesté les dits Comtes de Moret, les Ducs d'Elbeuf, de Bellegarde, de Roanar... etc et le P. de Chanteloube et comme tels veut que toutes les dignités par eux possédées soient révoquées et retirées et tous leurs offices impétrables, s'ils n'ont recours à sa clemence et ne reviennent à résipiscence un mois après la publication.

Dès que Monsieur fut en Lorraine, on lui fit épouser la princesse Marguerite, sœur du Duc de Lorraine, ce qui acheva d'irriter la Cour contre tous ceux qui approchaient le Duc d'Orléans, et en parti culier contre le P. de Chanteloube qui s'était chargé de la promotion de la Reine mère retirée alors à Bruxelles pour consentir à ce mariage en son nom. Après quoi il s'éloigna de la cour de ce Prince, ne pouvant compatir avec le sieur de Guylaurens, son grand favori et se retira auprès de Marie de Médicis, dont il avait toute la confiance.

Un anonyme (Mémoires, anecdote sur Gaston) prétend qu'il en abusa jusqu'à braver cette princesse avec Gaston, son fils, quand celui-ci se fut aussi retiré à Bruxelles, à force de lui mettre en tête que Monsieur ne se devait conduire

que jet ses avis, tandis que M. de Fuglaurens, de son côté, faisait entendre à son Maître que sa Mère, étant absolument sans crédit, et ne pouvant se soutenir seule et sans lui, avait grand tort de vouloir faire la loi, ou plutôt de la recevoir elle-même et de vouloir la faire prendre à son élève de la bouche d'un simple prêtre, à qui les douleurs de la goutte avaient tantôt estropié l'esprit que le corps.

Si l'on croit l'auteur de l'Histoire du véritable Père Joseph, (p. 144) le Duc de Retz tâcha d'obtenir que la Reine pût aller à Florence, où le grand duc, son neveu, voulait bien la recevoir. Le cardinal, dit-il, y donna volontiers les mains; mais la Reine changea de sentiment par l'avis du P. de Chanteloube qui lui représenta qu'elle ferait mieux de demeurer en Flandre jusqu'à ce qu'on lui offrit des conditions honorables, comme on avait fait par le traité d'Angoulême, au lieu que si une fois elle retournait à Florence, on l'y laisserait toute sa vie, parce que cette ville étant le lieu de sa naissance, le cardinal croirait s'être suffisamment déchargé de l'odieux de son éloignement en la laissant au milieu des princes de sa maison.

Les mémoires domestiques de la maison de l'Oratoire de Paris (P. Tardel) disent, au contraire, que, pendant son séjour dans les Pays-Bas, le P. de Chanteloube ne s'appliquait qu'à prier Dieu, et que, s'il était assis auprès de la Reine, c'était uniquement pour lui conseiller de faire la paix avec le roi, son fils et de travailler à rentrer en France. Une preuve que ce portrait n'est pas trop flatter, c'est que dans les diverses propositions qui furent faites à cette princesse sur son retour, elle mit pour dernier article de l'instruction donnée à l'agent qu'elle envoyait en cour pour cela, ces propres paroles: «La connaissance que la Reine a, de longtemps, de la fidélité du P. de Chanteloube et de son affection au service de Sa Majesté, fait qu'elle ne consentira jamais de l'éloigner d'auprès d'elle; mais lui, qui ne voudrait pour rien au monde apporter obstacle à l'union qui doit être entre leurs Majestés, non plus qu'à la parfaite intelligence entre la Reine et le cardinal, supplie très humblement le dit sieur cardinal de lui donner l'exclusion, de crainte que sa considération n'empêchât l'effet d'un bon accommodement, le dit Père engageant sa foi et sa parole de se retirer et d'en avoir grande gloire de contribuer par sa retraite à une œuvre désirée universellement par tous les gens de bien (Aubery: Mémoires = Vie de Richelieu, t. II, p. 403).

C'était, ce semble, s'excuser de très bonne grâce. Cependant le cardinal n'en fut pas content; et quand on eut fait une si belle avance du côté de Bruxelles, il fit demander pour nouvelle condition, par la cour de France, que non seulement la Reine éloignerait le P. de Chanteloube, mais encore qu'elle le livrerait pour être mis en prison avec 2 autres visiteurs de cette princesse, qui n'en voulaient jamais entendre parler.

Il est vrai que le témoignage de ce ministre, dans sa propre vie manuscrite, écrite par lui-même est extrême et si ouvertement passionné qu'il s'ôte toute créance. Sous l'année 1634, après avoir rapporté le retour de Gaston de Flandre, il fait dire à ce prince que, par le conseil de Chanteloube, la Reine Mère avait envoyé, quand on le sut sur le point de partir, 100 couvriers jusqu'au nombre de 3 au marquis d'Ayton pour le faire arrêter prisonnier et que le Père Champagne, prêtre de l'Oratoire, compagnon de Chanteloube, avait présenté à ce marquis de la part de la Reine Mère un mémoire pour lui donner avis que Monsieur songerait à se retirer en France et qu'il fallait de gré ou de force empêcher sa réconciliation avec le roi; que Chanteloube lui avait avoué son entreprise sur la vie du cardinal par effusion et que, quand il l'en voulait railler, ce Père disait pour sa défense qu'il voulait seulement faire amener le cardinal à Bruxelles et ne pas le faire mourir; que tout l'opinion qu'avait Fuglaurens que c'était Chanteloube qui l'avait voulu faire assassiner, il lui fit dire froidement qu'il se mettait peu en peine qu'il le crût ou ne le crût pas; sur quoi le dit cardinal en parla comme d'un homme qui n'était plus arrêté par aucun frein et dans le cours duquel il n'y avait plus aucune étincelle d'honneur ni de vertu. Mais outre qu'on faisait dire à Monsieur en certains moments tout ce qu'on voulait, son inimitié et celle de son favori Fuglaurens contre toute la maison de la Reine Mère dont l'histoire fournit tant de preuves, fait qu'on ne peut faire aucun fond sur ces récits. Le cardinal en fournit lui-même la preuve sans le vouloir, ajoutant ces mots à tout ce qu'il vient de dire, non que Monsieur contât ces choses de lui-même; mais le cardinal lui demandait s'il n'était pas vrai qu'on lui eût dit telle ou telle chose et il l'avouait ingénument.

De Rivers e
Vie de B
laquelle il
t son car
congrégat
l'affront
De ce min
qu'il était
à Angoul
plus de r
ennemis
perturbat
(p. 8) Il répo
longqu'il
rent dequ
et le card
qui fut
quand on
sortit n
(p. 9) G
adressé
crime capit
Il n'y a q
n'ont pas
pussent
paraîtrout
(p. 13) L
qui puisse
on est il
faire part
par son m
sient m
selon vos
bonté il
faut que v
de rois app
entendre a
actions de
soulager sa

Une des principales causes de l'animosité du cardinal contre le Père de Chanteloube est qu'il le croyait auteur de divers écrits répandus dans le public où son ministère était extrêmement décrié. Le Père s'en justifia dans une lettre imprimée à Paris de Bruxelles le 14 août 1632 et qui a pour titre : Lettre du Père de Chanteloube aux nouvelles chambres de justice, dans laquelle il dit qu'il est obligé de faire trêve avec la souffrance et l'humilité ecclésiastique, par l'engagement où il est de défendre : 1. son caractère ; 2. l'honneur qu'il a d'être employé aux affaires de la Reine et de Monsieur ; 3. et l'honneur même de la congrégation dont il porte l'habit, laquelle étant utile à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise ne doit pas demeurer chargée de l'affront que le cardinal de Richelieu lui a voulu faire en la personne d'un de ses membres. Il se plaint de la tyrannie du gouvernement de ce ministre despote et l'accuse principalement d'ingratitude envers la Reine Mère, sa bienfaitrice, à laquelle il devait tout ce qu'il était ; ajoutant que, s'il y a à présent une grande différence entre eux, il n'en était pas ainsi, lorsqu'ils étaient ensemble à Angoulême auprès de cette princesse qui l'avait toujours honoré d'une grande confiance, à laquelle il avait répondu avec plus de reconnaissance et de fidélité que lui-même. Puis entrant en matière, il dit que tous les crimes que lui imputent ses ennemis sont : 1. d'être auprès de l'infortunée veuve d'Henri IV pour la servir : ce qui s'appelle dans leur langage, être perturbateur de l'Etat - 2. d'être un calomniateur du ministère présent par l'impression de 2 lettres qui ont paru sous son nom.

(p. 8) Il répond au premier chef : « Le P. de Chanteloube ayant quitté, pour se mettre en religion, la cour et le service de la Reine, lorsqu'il était le mieux venu auprès d'elle, est un perturbateur de l'Etat parce que Sa Majesté, à laquelle il est attaché et qu'il sert depuis 17 ans, se trouvant à l'extrémité, lui commande comme au plus ancien de ses serviteurs de se tenir auprès d'elle ; et le cardinal de Richelieu, qui est un bouffeur universel et par qui toute la terre est en armes, sera cet homme doux et pacifique qui par sa bonté et par l'honneur qu'il aura de ce crime le fera condamner ? Quand assisterons-nous cette princesse, si ce n'est quand on travaille à la ruiner ? Si c'est un devoir en France, pourquoi serait-ce un crime hors de France ? La liberté d'en sortir n'a jamais été déniée aux Français, non plus qu'aux autres nations, d'aller aux pays où elles ont à faire.

(p. 9) Quant aux lettres, il dit qu'une des deux lui est fautiveusement attribuée (apparemment celle qui fut composée, écrite et adressée sous son nom par le sieur La Serre au cardinal) et soutient à l'égard de l'autre qu'il n'y a aucune loi qui taxe de crime capital de parler mal des ministres ; pas même la loi julienne, du crime de lèse-majesté, ni celle qui est contre les libelles séditieux. Il n'y a que les Caligula, les Domitien et les autres méchants princes qui aient condamné pour avoir écrit ou parlé contre eux. Les bons n'ont pas voulu que, sous un règne de liberté, les paroles fussent esclaves de cardinal et les sieurs seraient-ils les seuls qui pussent tout dire et tout faire ? Il leur sera permis de déchirer indignement la reine Mère par mille insolentes libelles qui paraîtront avec l'approbation du sénéchal et de l'autorité publique, et l'on nous fera un crime de répliquer ?

(p. 13) Ensuite il consent de passer pour un calomniateur et d'en porter la peine, s'il se trouve une seule personne raisonnable qui puisse faire voir la fausseté des accusations dont il charge le cardinal, tant ce sont choses publiques et avérées. Et combien en est-il encore de bien plus étranges et plus secrètes que ce ministre n'ignore pas, dit-il ; que je sais, et dont je n'ai pas voulu faire part au public ? Enfin le bien public exigeait de lui, à ce qu'il croit, qu'il fût de débaucher l'esprit du prince obsédé par son ministre. — Et quoi ! s'écrie-t-il, quand un homme s'en sera une fois saisi, comme il arrive assez souvent que ce ne soient ni les plus fidèles sujets, ni les plus gens de bien qui le fassent, ce sera un mal sans remède ? Il faudra, Messieurs, selon vos belles maximes, que ce pauvre prince soit abandonné de tout le monde entre les mains de celui auquel par un excès de bonté il aura donné trop de crédit ? Et si cela est, pauvres princes, où en êtes-vous ? Si, dès que vous êtes une fois trompés, il faut que vous le soyez toujours. Et vous, peuples, si la première faute de votre prince lui doit coûter sa ruine et la vôtre ? Les rois apprennent, et tel est l'usage que l'on appelle, que l'on se plaint d'eux à eux-mêmes. Ce sera bien fait à chacun de faire entendre au roi jusqu'au moindre grief que l'on croira avoir reçu de lui et on fera un crime d'Etat de lui parler de mauvais actions de celui qui, sous son autorité s'en fait tant accroire ? Chacun se verra puni et ne pourra ni moins, en persévérant, soulager sa douleur de quelques soupçons ? Dans ces occasions, quel remède que d'avertir ?

(tout le reste comme dans Botterel que Bidaïs copie, mais il ajoute ce qui suit : T. S. V. P.)

Qu'il me soit permis d'ajouter à ce qu'on vient de dire une anecdote tirée de l'Histoire de France de DuRoi, t. VI. On y lit que le P. de Chanteloube ne se contentant pas de défendre de vive voix et par écrit la reine mère et le duc d'Orléans, son fils, montra aussi beaucoup d'zèle pour retirer l'infantine marichal de Montmorency du danger où la même cause venait de le précipiter, lorsqu'il fut pris, à la malheureuse journée de Castelnaudary par le marichal de Schomberg et traduit d'abord à Lézignan et ensuite à Toulouse pour y être jugé.

Le Père de Chanteloube, voyant que Louis XIII se montrait inflexible envers l'illustre criminel pour qui toute la France demandait grâce, ce Père pensa à le sauver par une voie qui lui aurait infailliblement réussi, si elle avait pu être mise facilement à exécution - On sait que le cardinal de Richelieu était la cause de l'inflexibilité du roi et que ce ministre était fort attaché à Madame de Combalet, depuis Duchesse d'Aiguillon, sa nièce. Le Père de Chanteloube forma donc le dessein de faire enlever cette dame et de la faire conduire à Bruxelles, dans la disposition de ne la point relâcher jusqu'à ce qu'on eût accordé grâce et liberté à M. de Montmorency. Il avait obtenu dans cette vue des lettres de crédit de la part de la Reine mère, adressées à différents gentilshommes qui lui étaient demeurés fidèles pour les engager à donner secours et aide aux sieurs Besençon, Roussier, son neveu et la Berthe, valet de chambre de la Reine, qui avaient été chargés de l'exécution de ce projet. Dès des relais étaient préparés de distance en distance pour conduire cette dame de Paris à Bruxelles, et on s'était assuré d'un gâchet pour fermer la rivière. C'était en sortant des Carmélites, ou lorsqu'elle irait à M. de Vertus qu'on devait l'enlever. Mais Roussier, soit scrupule, soit crainte, découvrit la conspiration à quelqu'un qui fit avertir à l'instant la dame de Combalet de se tenir sur ses gardes, ce qui fit entièrement échouer l'enlèvement projeté. Le cardinal, instruit de ce qui s'était passé, fit arrêter les complices de ce complot et les fit mettre à la Bastille d'où ils sortirent peu de temps après, à la sollicitation de Mme de Combalet, qui, plus humaine et plus chrétienne que son oncle, ne voulut pas qu'ils fussent punis.

Adry = Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire (Bibl. N^e fonds fr. 25.682) t. II. p 35 =

Charles d'Apchon de Chanteloube, entre tous les gens de la reine mère, était celui qui parlait le plus haut (lorsqu'elle se fut retirée en Flandres) et avec le plus d'assurance du succès des grandes armées qu'ils prétendaient faire contre le roi. Sa profession était autant éloignée de ses actions que sa naissance y est convenable, vu qu'il est fils de Antoine d'Apchon, gentilhomme d'Auvergne, vicier et pourvu de l'abbaye de Brives, Ferrier, S^t Germain l'a été de plusieurs bénéfices. Le dit Antoine eut à Brives une femme nommée Christine Dabin, femme d'un nommé Fernotin, homme de pauvre condition et la fit mener au château de Cérizot, où il la tint plusieurs années et eut d'elle du vivant de son mari (qu'il fit tuer) Jean d'Apchon, S^t de Cérizot et Jacques d'Apchon, qui est le Père de Chanteloube que le cardinal (de Richelieu) a toujours assisté jusqu'à ce point que, quand il voulut se rendre d'Eglise, il moyenna envers la reine mère qu'elle fît payer ses dettes.

(Cité de l'Histoire de Louis XIII par le cardinal de Richelieu lui-même. Mss^e.)

Je trouve : Jacques Chanteloube, prêtre de l'Oratoire. Dans le Tome III du Recueil de l'abbé de S^t Germain se trouve la lettre d'un vieux conseiller d'Etat à la Reine-mère, qui contient des particularités de la vie de ce Père attaché à Monsieur (Gaston, Duc d'Orléans) et, je crois, son confesseur. Il n'y a rien, dans nos registres. (Je crois qu'il y a ici quelque erreur).

Mort à Bruxelles en février 1641.

Le Père Chanteloube était d'Angers (?) et avait porté les armes avant d'entrer dans l'Oratoire. Après la prise du château de Chinon, il fut connu du cardinal de Richelieu, s'attacha depuis à la Reine pendant la guerre d'Angers.

Extrait
le royaume
l'on
Président
Père de
Royaume
de notre
serait ab
dicarons
soit pro
de nos o
extentes
pour imp
qui par le
Fait

Extrait
le P. de
Vu
accusé d
continue
certaine
la vie d
Sont rep
pout-êtr
de Metz
Fait
Vu
ce qu'ils
raisonna
Providence
royaume
personne
important

Le Roi
Parlemen
et les évêq
Voyez l'

Extrait des Lettres de Déclaration du Roi publiées au Parlement de Bourgogne contre ceux qui ont suivi d'ŷt son Frère hors le royaume données en 1631 :

Louis et sachant que le Comte de Morel, les Ducs d'Elbeuf, de Bellegarde et de Rouanney, le Président Le Coigneux, le Sieur de Toulaveux, Monsigot, maître ordinaire de notre chambre des Comptes et le Père de Chanteloube ont été les principaux auteurs de tels conseils et sont sortis avec notre dit frère hors notre Royaume nonobstant aussi le commandement qui aurait été fait au dit Père de Chanteloube par son supérieur de notre part et de la sienne d'aller demeurer en la maison de l'Oratoire de notre ville de Nantes ; au lieu de quoi il serait allé en celle d'Orléans pour précipiter le parlement de notre dit frère nous avons dit et déclaré, disons et déclarons que nous tenons atteints et convaincus de crime de lèse-majesté et Chanteloube voulons qu'il soit procédé à l'encontre d'eux comme contre criminels de lèse-majesté et perturbateurs du repos public selon la rigueur de nos ordonnances leurs biens acquis et confisqués. Que toutes les dignités par eux possédées soient déclarées éteintes et tous offices impétrables, si dans un mois après la publication des présentes, ils n'ont recours à notre grâce et clemence pour impétrier pardon et absolution de leurs crimes, lequel nous accorderons à ceux qui dans le dit temps se sépareront des autres qui par leur opiniâtreté demeureront dans une entière rébellion

Fait à Dijon, au Parlement, le lundi, dernier Mars 1631. - Joly.

Extrait des procès criminels faits aux nommés Elpheston, Blaise Ruffet, se faisant appeler Baron de Charagnac, le P. de Chanteloube, Laroche et complices =

Vu par la Cour le procès extraordinaire fait à la requête du procureur général du Roi au nom du Père Chanteloube accusé de conspiration contre la vie du sieur cardinal de Richelieu la Cour a déclaré et déclare les dits de faux et contumaces bien et dûment obtenus et pour le profit d'iceux a déclaré le dit Chanteloube suffisamment atteint et convaincu du crime de lèse-majesté pour avoir suscité et suborné les dits Elpheston et Charagnac afin d'attenter à la vie du dit sieur Cardinal de Richelieu, premier conseiller du Roi et principal ministre des affaires de ce royaume. Pour réparation de quoi la dite Cour a condamné et condamne d'être rompu et brisé vif, si pris et appréhendé peut-être, sinon par effigie en un tableau qui sera mis et attaché à une potence, au champ à Seille, en cette ville de Metz ; ses biens acquis et confisqués au Roi.

Fait à Metz au Parlement le 7 juillet 1631 et exécuté selon sa forme et teneur. Signé : Fillote.

Vu par la Cour Mais le crime de Chanteloube et Laroche est purement de lèse-majesté et pour ce qu'ils se tiennent avoir été auteurs de conspiration tendant à la subversion de l'Etat, il a été jugé raisonnable de signaler le crime et le déclarer tel que la conséquence le démontre. Le Roi par un instinct de la Providence divine, a fait choix de d'ŷt le cardinal de Richelieu pour l'administration des plus importantes affaires du royaume, et le bon succès nous fait connaître que ce choix est excellent et qu'en le choisissant, nous choisissons la personne du Roi et la gloire de l'Etat et partant quiconque entreprend et attente contre une personne de telle importance, il attente contre la propre personne du Roi et doit être tenu et réputé criminel de lèse-majesté

Le Roi donna une déclaration en faveur de son frère et de ceux qui l'avaient suivi. Elle fut vérifiée au Parlement le 27 Nov. 1631. Cette abolition ne comprenait pas La Vieuville, Le Coigneux, Monsigot, Vieuxpont et les évêques jugés par commission du Pape.

Voyez l'arrêt contre le P. Chanteloube, page 803 du C. II, du Mercure français

Nicolas Goulas : Mémoires, publiés par Charles Constant, Paris Renouard 1879, 3 vol in 8

G. I, p. III =

... on jugea à propos d'aller à Besançon, ville impériale, où nous ne fûmes pas vus de trop bon œil et où nous eûmes un 3^e coup de tonnerre, c'est-à-dire que nous y eûmes la nouvelle d'une déclaration du roi vérifiée au Parlement de Dijon le 30 mars 1631 par laquelle M. de Moret, d'Elboul, de Bellegarde, de Rohanne, Puyloreus, le Coigneux et Marsigot (Goulas oublie le P. de Chanteloube) étaient déclarés criminels de lèse-majesté et ceux qui avaient levé des gens de guerre pour Mst et l'avaient accompagné hors du royaume et si que nous fûmes lors de Senne, le régiment de La Grange s'y présenta et les portes lui ayant été ouvertes, il commença par chasser les gens de M. de Bellegarde, même les bourgeois que l'on crut avoir qq. affection pour lui.

G. I, p. 123 =

Environ ce temps-là (1631) nous eûmes nouvelle que la Reine-Mère était en Flandre et le P. de Chanteloube, qui nous avait suivi depuis Orléans partit aussitôt pour se rendre auprès de Sa Majesté. Il eut auparavant quelques conférences avec M. de Puyloreus et M. de Coigneux et l'ordonnait dans la maison que Mst avait pour goûter les propositions qu'il leur avait faites : elles ne vinrent pas jusqu'à moi qui étais mal avent depuis le départ de mes amis.

G. I, p. 238 et suiv. =

Le 25^e jour de mai 1631, au soir (à Bruxelles) comme M. de Puyloreus entrait dans la salle du palais pour passer à l'appartement de Mst, étant sur le haut de l'escalier, il reçut un coup de mousqueton, qui lui fut tiré de 15 pas, de bas en haut, et une balle le frappa à la joue, si favorablement qu'elle s'arrêta contre l'os (de la joue), faisant entrer dans sa chair avec elle une partie du champ de sa monture. M. de L'Anapot, son parent, fut blessé à la mâchoire et M. de Rouillon, gentilhomme du Limousin, (beau-frère de L'Anapot), à la tempe.

Mst, au bruit des gens et du coup, sortit de son appartement et rencontra M. de Puyloreus qui y entrait, et ayant appris ce qui s'était passé, fut autant piqué qu'on le peut être d'un tel attentat, sans savoir à qui s'en prendre. Les Espagnols s'empressent autour de lui et du favori, font fermer les portes de la ville, font des perquisitions partout, menacent, se tourmentent, cruent qu'il n'est point de crime si énorme jusqu'il est commis dans le propre palais du roi. Or vous savez que le galant, qui fit le coup, avait fort bien pourvu à sa retraite, car au bout de l'escalier d'où il tira, il y avait une montée, laquelle conduisait à la fausse porte du palais, qui répondait à une rue sans boutiques : ayant trouvé là son cheval, qu'un complice à cheval lui tenait prêt, il monta dessus et se sauva. Ceux de la suite de M. de Puyloreus ramassèrent son mousqueton et sa casaque de serge bleue doublée de jaune, qu'il avait laissée sur le lieu, tout proche une avancée d'un gros mur où il s'était appuyé pour tirer ; si bien qu'un Italien, deux jours après, se promenant en cet endroit et le considérant, ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'y avait pas au monde de si belle porte d'assassin. (1)

Vous croyez bien que ce coup fit songer M. de Puyloreus à sa conscience et qu'il se le tint pour dit ; aussi ne pensa-t-il plus qu'à sortir des mains des Espagnols et les voyant en humeur d'obliger son élève royal d'entrer en France les armes à la main, n'eût-il fut remis de sa peur et presque guéri de sa blessure, le marquis d'Effione et lui travaillèrent à un nouveau traité que Mst signa bientôt après ; mais l'on en parla si haut et l'on en fit tant d'éclat que nous jugâmes tous qu'un si grand bruit de guerre ne serait pas suivi de la guerre et quoique j'eusse un château à perdre et à raser (le château de la Motte en Brie) je ne laissai pas d'accepter une

(1) Goulas avait d'abord écrit : « Il ne se pouvait de plus beau porte d'assassin. » Le Texte que nous donnons est dans l'interligne au-dessous des mots rayés (M. de Paris fol 103 recto). Les Mémoires de Mst (p. 390) relatent également avec détails l'assassinat commis sur la personne de M. de Puyloreus à Bruxelles. (1)

une compagnie dans le régiment des gardes de son élève royale qu'il devait mettre sur pied à 3 semaines de là.

Cependant l'on raisonnait continuellement chez M^{lle}, chez la Reine et dans la ville sur le coup de mousqueton, l'on en cherchait les auteurs, j'entends ceux qui avaient inspiré l'assassin. Quelques-uns en accusaient le conseil d'Espagne qui appréhendait que ce favori ne prêtât l'oreille aux offres du cardinal de Richelieu, lequel, méditant la rupture entre les couronnes, ne voulait point laisser l'héritier présomptif du roi entre les mains de ses ennemis; d'autres attribuaient le projet à la maison de Lorraine, laquelle craignait l'envahissement de M^{lle} parce que le roi s'était trop déclaré contre le mariage et ne doutait plus que Fuytorens n'eût besoin de sortir de Flandre dans les conjonctures présentes; d'autres soupçonnaient qu'il venait des grands du pays, outrés de sa vanité et de ses galanteries avec M^{lle} de Clèves, lesquelles avaient tellement révolté ses proches qu'ils ne les pouvaient plus souffrir; d'autres voulaient que le Père Chanteloube en fût l'auteur parce que M. de Fuytorens l'avait toujours méprisé et qu'un qq. temps il avait été mal auprès de la reine; enfin il n'y eut pas faute de gens

11) L'assassinat de Fuytorens a été attribué, par l'auteur d'une nouvelle historique, à la princesse de Thaltzbourg et au P. de Chanteloube; suivant cet écrivain anonyme, l'assassin serait un nommé Claudel, connu de Chanteloube (Voyez: la princesse de Thaltzbourg, nouvelle historique et galante, Cologne, F. Marteau, 1739. in 12. p. 119 pages. Cette nouvelle a généralement suivi les faits historiques. Elle est en cela d'accord avec les Mémoires du Duc d'Orléans, La Haye, 1685, in 12, p. 246 et 247.

qui le dirent un effet de la jalousie de la princesse de Thaltzbourg, laquelle offensée de ce qu'il avait donné son cœur à une autre, avait changé en haine son amitié et s'était voulu venger. Quoi qu'il en soit, nous nous réjouissons tous de ce qu'il était sorti d'affaire si heureusement et qu'il eût été si bien persuadé qu'il ne faisait plus bon pour lui en Flandre; car nous commençons d'être fâchés de la nécessité et de confesser que M. du Châtelet avait eu raison de dire dans ses vers:

Les Messieurs retirés à la cour de Bruxelles
Ont mangé leur vaisselle
Et tremblent au cercin, sous la légèreté
De leurs habits d'été.

G. I. p. 244 =

Il se passa (à Bruxelles) mille intrigues dont j'ai peine à me souvenir. M^{lle} fut brouillée avec la Reine, sa mère, sur le sujet de M^{lle} de Fargis qu'il avait faite l'ame d'honneur de M^{lle} contre la volonté de la Reine et de son ministre. Ce bon Père (de Chanteloube) pressait d'entreprendre qq. chose en France et secondait les Espagnols qui n'en donnaient pas les moyens, car la maison d'Autriche avait trop d'affaires partout, en Allemagne particulièrement, où elle était après à miner les restes de la faction du Walstein, tué à Eggen par le commandement de l'Empereur le 25 fév. 1634. Ils n'osaient braquer en Flandre dans la jalousie que les Suédois leur donnaient, répandus partout le long du Rhin, que l'on disait se vouloir joindre à l'armée d'Hollande pour faire un grand effort dans le pays; tout cela, dis-je, nous obligeait de tenir nos bras croisés et plus que tout cela la nécessité et le manque d'argent.

G. I. p. 135 =

Ce fut environ ce temps là (à Nancy, avant le départ à Bruxelles) que M. des Landes Payens, de votre Parlement, parut à Nancy en collet de buffle et y offrit son service à M^{lle}. Il retournait d'Allemagne et l'on nous le donna d'abord pour le colonel Peter, parce qu'il s'appelait Pierre; même l'on nous apprit qu'il s'était dignement acquitté des emplois qu'il y avait eus; je ne me souviens point si ce fut le P. Chanteloube qui nous l'ôta, mais il disparut bien vite et s'en alla à Bruxelles, où la Reine Mère le fit secrétaire de ses commandements et il est vrai que sans couper sa mancherche, il ne se trouva pas moins bon secrétaire qu'il avait été bon colonel.

2^e Agens : Correspondance du Cardinal de Bérulle, Paris, 1937 =

E. J. — Lettre 358, p. 269, au P. Chiersault sup. à Lyon, février 1622. (?)

"Je vous ai déjà averti de la résolution de M. de Chanteloube de se retirer parmi nous et en la maison de Lyon. Celle-ci est pour l'accompagner et vous prier de le recevoir comme moi-même et avec beaucoup plus de soin et charité que vous n'en voudriez selon Dieu exercet envers moi, car il en mérite beaucoup plus, et si vous voulez déferer qq. chose à mes vœux, j'en desire beaucoup plus. Si je n'étais si engagé comme je suis, je me rendrais moi-même à Lyon pour le recevoir et servir et avoir soin de sa retraite et de son assistance spirituelle et corporelle en ce pieux dessein que Dieu lui a inspiré. Il quitte la terre et cherche le ciel, il faut qu'il le trouve parmi vous en l'abondance de la charité, en l'ordre et conduite et en l'application entière aux choses saintes et divines."

— Lettre 385, p. 313, à Chiersault, sup. à Lyon, 26 sept. 1621 (?)

Je fais état de retirer le P. Paul Métezeau de Lyon et rappeler à Paris. Je diffère pour la considération de M. de Chanteloube et de la Cour que vous pourriez avoir.

— Lettre 386, p. 314, à Métezeau résidant à Lyon, 26 sept. 1620 ou 1621. (?)

Je continue toujours en la volonté de vous rappeler proche de nous; je diffère pour la considération et de M. de Chanteloube qui nous doit être bien cher et pour le respect encore de la Cour qui s'approche de vos quartiers.

— Lettre 397, p. 327, à Métezeau résidant à Lyon 13 X. 1622 =

Je vous recommande toujours M. de Chanteloube et je vous remercie du soin et de la charité que je sais qu'avez pour lui. Saluez-le, s'il vous plaît, de ma part et lui faites nos excuses de ce que notre incommodité ne nous donne la liberté de lui écrire. Je me recommande maintenant à ses saints sacrifices.

— Lettre 398, p. 328 au P. de Clieu à Lyon, 13 X. 1622 =

Je vous remercie du soin que vous avez pris auprès du P. de Chanteloube.

— Lettre 432, p. 388 au P. Bertin à Rome, 20 juillet 1623 =

Le P. de Chanteloube continue à bien faire.

— Lettre 444, p. 402, à Chiersault, sup. à Lyon 14 sept. 1623 =

Le 14 sept. le P. Chanteloube a écrit à M. Charliet et encore à un autre pour vous donner 200 écus sans intérêt pour le P. Gault; je lui ai écrit mardi dernier.

Bonardi = Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire, M^{ss} de 1722, p. 179 =

Il y a plusieurs de ses ouvrages imprimés avec ceux de l'abbé de Mourgues St Germain. Cependant Flaccius dit, p. 174 ses pseudon. Sans l'édition in 8^e — après Baillet sans sa Table des auteurs réquisés — qu'il est douteux si les ouvrages publiés sous son nom, sont de lui, ou de l'abbé de Mourgues. Voyez la Bibliothèque des hist. du Père Long.

Ballean, Barron, Prévost : Dictionnaire de biographie française. Paris, Letouzey, 1939, t. III, p. 102, 107, 111

La famille d'apchon est une importante maison d'Auvergne, dont le nom, que l'on prononçait Achon, a été également écrit de cette manière. Le patronyme primitif de la famille était Comteaux.

Antoine d'apchon, prévôt de Tournier et chanoine de Lyon, mort en 1586. Il était marié. Richelieu, dans ses Mémoires, dit qu'Antoine d'apchon, gentilhomme d'Auvergne, diacre et pourvu de l'abbaye de Brive, de Feliens, S'-germain-l'Herm et plusieurs autres bénéfices, avait élevé à Brive une femme nommée Christine Dabin, épouse d'un nommé Perrofin, homme de pauvre condition, l'avait fait mener en son château de Cérizot, où il l'avait tenue plusieurs années et qu'il fut d'elle, du vivant de son mari que l'on fit tuer, Jean d'apchon, seigneur de Cérizot et Jacques d'apchon dit le P. de Chanteloube, qui suit.

Le Père Jacques d'apchon de Chanteloube, mort en 1641. On n'est pas très exactement renseigné sur son origine. Il était fils naturel ou légitime d'Antoine d'apchon, chanoine de Lyon et de Catherine Dabin. Il serait né à Clermont. Son second nom a été écrit de diverses manières : Chanteloube, Chanteloube ; mais c'est la forme Chanteloube qui est la bonne et celle de sa signature.

Venu à la Cour, Jacques d'apchon se lia avec la reine Marie de Médicis dont il fut un des confidentes. Il avait étudié la théologie avant de prendre l'habit militaire. Marie de Médicis, qui donna le gouvernement de Chinon pour la récompenser du service qu'il lui avait rendu en facilitant son évocation de Blois et en négociant avec les Princes mécontents pour les engager dans son parti. Quand le P. de Bérulle tenta de négocier la paix avec la Reine Mère, Jacques d'apchon fut au nombre de ceux qui s'y opposèrent le plus fortement, étant naturellement « ferme et arrêté à son propre sens », peu conciliant et disposé à aggraver les querelles qui vivaient le souverain et sa mère. Comme il se trouvait en relations fréquentes avec le P. de Bérulle, le fondateur de l'Oratoire décida le courtisan à entrer en religion. Il avait alors 50.000 livres de dettes qu'il demanda à la Reine de payer, insistait auprès de Richelieu pour qu'il intervint dans ce sens. Richelieu, en tout cas, lui avait écrit en 1619 qu'il serait toujours prêt à lui rendre service. Il reçut l'abbaye de Quimperlé, puis celle de Foullevoy, lorsque la Reine eut été priée (octobre 1622) de donner Quimperlé à M. de Gondy, fils du général des galères. Ayant été reçu aux Oratoires de Lyon, il fut prêtre en X^{bre} 1621 et il demeura à Lyon jusqu'en 1630.

À cette époque, lorsque l'inimitié s'accrut entre la mère et le fils, le P. de Chanteloube sortit de sa retraite pour s'occuper de nouveau de politique. Richelieu affirme qu'il usa de l'ascendant qu'il avait sur la reine pour irriter les mécontentements ; d'autres déclarent, mais avec moins de vraisemblance qu'il fit son possible pour réconcilier les adversaires. Richelieu, pour rompre cette liaison et détruire son influence, avait demandé au P. de Condren de faire partir de Paris le P. de Chanteloube et il devait être envoyé dans la maison de d'Albion, mais Gaston d'Orléans, mis au courant, le retint et le fit conduire à Orléans. La déclaration royale du 31 mars 1631, qui indique au nombre des auteurs des mauvais conseils donnés à Gaston d'Orléans et le déclare coupable de lèse-majesté. Il rejoignit Marie de Médicis en Flandre, sans que l'on sache avec certitude s'il continuait de l'encourager aux intrigues, comme l'ont écrit des contemporains, ou s'il vivait dans la paix, comme le prétendent les Mémoires Domestiques de l'Oratoire.

Le cardinal ne l'aimait pas et l'accusait d'être auteur de divers écrits parus contre lui, voulait obtenir de la reine non seulement qu'elle l'éloignât, mais encore qu'elle le lui fît livrer pour être mis en prison. Marie de Médicis refusa avec autant de fermeté que le cardinal y mettait d'insistance. Il avait projeté avec un de ses neveux et un valet d'écuyer de Mme d'Anguillon, projet qui ne réussit pas et le roi avait pressé le d'Albion de le lui remettre. Elle s'y refusa elle aussi, ne voulant pas livrer les gens de la maison de la Reine mère.

Il répondit à ces demandes par un écrit intitulé : Lettre du P. de Chanteloube aux nouvelles Chambres de justice (11 août 1632) déclarant qu'il voulait se justifier pour l'honneur de la congrégation à laquelle il appartenait.

Dans les lettres qu'il avait composées contre Richelieu, il avait inséré des traits vifs et piquants, disant notamment que lui qui avait été accusé de crime, n'avait pas dérobé au roi 15 ou 20 millions, ni dépensé tous les ans 400 ou 500.000 écus levés sur le peuple et ne s'était pas fait donner les plus hautes charges de l'Etat. Gaston d'Orléans, après ses échecs, ne jugeait pas le P. de Chanteloube avec plus d'indulgence que Richelieu : « Cet homme ne vaut pas le diable », disait-il. « Il est à Dieu que le roi l'eût fait pendre ! » Richelieu et lui, dit Lescaux, étaient tellement acharnés l'un contre l'autre, qu'ils mettaient tout en œuvre pour se perdre réciproquement ; la partie n'était pas égale, le ministre ayant les finances et l'autorité d'un puissant monarque à sa disposition, celui de Marie de Médicis étant seulement appuyé par une reine fugitive et réduite à retrancher le nombre de ses domestiques et de ses équipages. »

Il fut accusé de conspiration contre la vie du cardinal parce que le sien de la Roche, son domestique, avait engagé d'Alforton à organiser un attentat contre le ministre ; il fut décrété de prise de corps par le Parlement de Metz le 10 mai 1634. Le P. Batterel lui attribue la Lettre d'un vieux conseiller d'Etat à la Reine mère du roi très chrétien qui contient nombre de traits apocryphes sur sa personne et sur sa conduite.

Quand Marie de Médicis se fut réfugiée dans les Pays-Bas et que le Roi lui eut fait reproche de s'être retirée chez les ennemis de la France, elle écrivit une nouvelle lettre pleine d'accusations injurieuses contre Richelieu et dont l'insulte frappait le roi lui-même que l'on représentait comme un prince crédule, facile instrument d'un ministre ambitieux. Cette lettre habile n'était pas, paraît-il, du pamphlétaire habituel de la Reine, Marguerite de S. Germain, mais du P. de Chanteloube.

Il demeura ensuite à Bruxelles ; il avait déclaré n'avoir d'autre désir que d'aller finir ses jours dans une maison de l'Oratoire et quand le cardinal-Infant, gouverneur des Pays-Bas, eut, en 1638, ordonné à tous les Français de sortir de ses provinces des Flandres, le P. de Chanteloube fut excepté, pourvu qu'il n'eût plus de serviteurs français demeurant avec lui. C'est à Bruxelles qu'il mourut, au mois de février 1641.

M. Trévost.

MM 608 p24 N 365 =

Le Père Jacques d'Arpchon de Chanteloube

Né à Clermont

venu à Lyon le jour de la St Germain 1622

perdit la robe le jour du S. Sacrement suivante

fut prêtre 7 ou 8 mois après mort à Bruxelles

20 février 1974

Paris le 29 janvier 1974

Monsieur

Excusez-moi de répondre si tard à votre lettre du 29 janvier, et de vous faire attendre les renseignements sur le P. de Chanteloup, de l'Oratoire, au début du XVII^e siècle.

Je pense qu'il s'agit du Père Charles d'Apchon de Chanteloube, (dont le nom est souvent écorché dans les documents du temps), né à Clermont (avant 1586),

Entré à l'Oratoire de Lyon à la Trinité 1622, prêtre fin 1622 ou début 1623, mort à Bruxelles, le 1 février 1641.

Fut toute sa vie très attaché à la Reine-Mère Marie de Médicis, intrigua et même complota contre Richelieu, d'où des démêlés avec la justice, et finalement un exil volontaire, où il mourut.

Vous trouverez une notice sur lui dans L. BATTEREL. Mémoires pa domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, publiés par le P. Ingold, Paris, 1901 et suiv. (5 vol.), Tome II, pp.89-110.

Mais il est question de lui également dans la correspondance du cardinal de Bérulle (passim), dans les Lettres et les Mémoires de Richelieu, et dans les divers chroniqueurs et mémorialistes du temps: N. Goulas, Tallemant des Réaux, le Mercure de France, etc.

Il a lui-même publié quelques libelles sans importance.

Voilà, en bref, ce que je puis vous indiquer.

Veuillez agréer mes sentiments bien dévoués.

P. Auvray

169, rue de Rennes

75006 Paris.

A Paris ce 29 janvier 1974-

Mon Père,

C'est sur le conseil du R.P de Givry que
je me permets de vous écrire -

Mon travail actuel est la collection de notes bio-
graphiques sur des personnages cités dans des "Mémoires",
qui sont le véritable objet de mon étude. Or l'un
d'eux de ces souvenirs cite un certain R. Père de Cham-

Teloup, prêtre de l'Oratoire - Auriez-vous l'amabilité
de m'indiquer où je pourrais trouver quelque rensei-
gnement sur ce prêtre du début du XVII^e siècle ?

En vous remerciant par avance, je vous prie
de croire, mon Père, à mon profond respect-

Luc Boissnard

LUC BOISSNARD
169, rue de Rennes
75006 Paris.

Charles d'Apchon de Chantelcube

Notre dans Batterel II, 89-110

cf. lettres de Brulle

lettres d'Henricus de Richelieu

Différents mémoires en temps: Joulas,

Tallouant de Raux, - Mercure

de Raux.

né à Clermont (avant 1586)

entré à l'Oratoire à Lyon, en 1622, ¹⁶²³ ~~1622~~ ou
mort à Bruxelles le 1^{er} février 1641.

" Le Président N. de Coignep, Montsigot maître ordinaire de la chambre des comptes de Paris, les chevaliers de Valançay et de Bragelonne le baron d'Estissac et le Père de Chanteloube, ayant suivi M. le Duc d'Orléans hors le royaume, furent déferés par lettres patentes du 30 mars et 27 mai 1633 au parlement de Dijon qui, le 25 octobre 1632, condamna de Coignep, d'Estissac, de Valançay et Montsigot, " Deuement atteints et convaincus du crime de Lèse-Majesté a' avoir la teste tranchée par l'exécuteur de la haute justice, au champ de Montmout de cette ville de Dijon; chacun d'eux en 20.000 livres d'amende et à la confiscation de tous leurs biens et fiefs... Et pour leur absence, fit l'arrêt, sur l'exécution faite en figure (effigie); ce qui eut lieu effectivement le 28 octobre. Quant au chevalier de Bragelonne et au Père de Chanteloube, la Cour ordonna qu'il en serait plus amplement informé. "

(Extrait des reg. du Parlement de Dijon, aux vieilles archives de la guerre
vol. XIV, pièce 174)

Jacques de Coignep, marquis de Montfortaine, conseiller du roi en tous ses conseils, présent à mortier au Parlement de Paris, demeurait au son hôtel, rue des Vieilles Andriettes. Il signait: de Coignep

quand Gaston rentre en grâce, il reprit sa place

Il avait épousé Angélique Le Camus le 11 janv. 1648
contract

Charles d'Arpion de Chantelouve

Charles d'Arpion de Chantelouve avait un emploi considérable auprès de la Reine, mère de Louis 13, et avait même la confiance de cette princesse. Lorsque le P. de Béruille fut envoyé à Angoulême pour la faire revenir auprès du roi, on consulta à ce P. de voir ^{auprès} M. de Chantelouve, qui pourrait lui rendre service dans sa négociation. Il le vit, lui parla et fut écouté très favorablement. M. de Chantelouve pensait alors à se retirer quelque part pour ne penser qu'à son salut. Il promit au P. de Béruille de l'aider, mais à une condition qu'il le recevrait dans l'Oratoire. Ensuite il fit réussir la négociation, et le P. de Béruille l'envoya à l'institution à Lyon, où il fut reçu l'an 1622. Il écrivit au supérieur d'avoir un soin infini pour M. de Chantelouve. Ensuite, ayant été ordonné prêtre, il retourna auprès de la Reine, et accompagna cette princesse lorsqu'elle sortit du royaume, et ne l'abandonna plus. Comme le cardinal de Richelieu était l'unique cause de cette sortie, l'abbé de St Germain, le P. de Chantelouve et plusieurs autres composèrent plusieurs ouvrages contre ce cardinal. Il en fut si fâché qu'il fit condamner le P. de Chantelouve à avoir la tête couvée par le Parlement de Metz. C'est le premier arrêt criminel que donna ce parlement. Le P. de Chantelouve ne cessa de travailler, et n'abandonna pas la Reine. Il mourut ensuite à Bruxelles le 1^{er} février 1641.

Comme cet arrêt était inique, il ne s'en embarrassa pas, non plus que la congrégation, et il mourut dans son sein, et son nom se trouve dans la liste des morts.

Il était d'une famille très distinguée.

Ouvrages:

Plusieurs ouvrages contre le cardinal de Richelieu pour la défense de la Reine mère Marie de Médicis, imprimés à

Lettre du P. de Chantelouve aux nouvelles chambres de justice, imprimée avec les pièces curieuses, écrite de Bruxelles le 14 d'août 1632, 59 pages in 4^o.

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. (T 1, p⁶³)
Ms. de Montpellier

CV^o de la notice 9

5021.

1861

J. Cahoon.

Born to 12th July

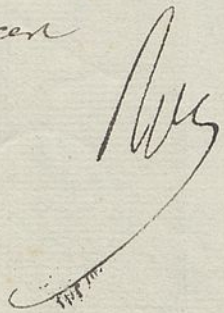
$\frac{15}{16}$

112 **DUBUISSON-AUBENAY.** Journal des guerres civiles (1648-1652). Publié par G. Saige. Paris, 1883-1885, 2 vol. in-8, br., couv. Dos brisé au tome 1. 140 fr.

Document de premier ordre pour l'histoire de la Fronde. — Publication faite par les soins de la Société de l'histoire à Paris.

J'ai l'honneur, Monsieur le Comte, de vous
saluer avec un bien sincère attachement.

Le Ministre Secrétaire d'Etat
des finances

A large, elegant handwritten signature, likely belonging to the Minister of State and Finance, written in dark ink. The signature is stylized and fluid, with a long, sweeping tail that extends downwards and to the left.

A M. le Préfet du département du Rhône.

Lettre du/ Pere Chantelouve/ de l'Oratoire,
au Cardinal/ de Richelieu.

A Nancy, par H. Vilier, demeurant ~~chez~~
rue des Artisans, à la Ville neuve.

M D C X X I.

8 pages

1621

Toutes ces dates de l'entrée
du G. de Chamblou à l'Oratoire
sont à vérifier et à fixer
définitivement

Pour cela retrouver la date
exacte de la cour à Lyon

Brioude 19 juin 1884

Mon Révérend Père,

J'ai l'honneur de vous envoyer
les notes que vous avez bien voulu
me faire mettre et de vous remercier
de votre bienveillance à mon égard.
Je joins à ma lettre une autre petite
note que vous pourriez garder, car elle
est la copie de celle que je possède
dans mes cartons.

Ne serait-il pas possible d'avoir
le nom du père et de la mère du P.
Chanteloube ? N'avait-il pas été
abbé de Pélissac au diocèse de St Flour ?

Il est mentionné dans divers passages
de l'Essai sur la Vie et les écrits de l'abbé
de Norques de St Germain par M. Claude
Perraud, (aujourd'hui Recteur de l'Académie
de Toulouse) mais sans aucune particularité.

Il doit exister au cabinet des titres.

à la Bibliothèque Nationale des généalogies
des d'Apichon où il doit être mentionné.
La succession des d'Apichon a donné lieu
à de nombreux procès dans lesquels sont
intervenus des arrêts du Parlement
dont je pourrai vous donner la date,
si vous le désirez, et qui seraient, je
crois, curieux à consulter pour l'histoire
de cette famille.

Sauriez-vous, mon Révérend Père,
ce qu'était un jure Dumas, prêtre de
l'Oratoire et Chanoine, qui porta
le plus grand intérêt aux commencements
des Religieuses de ~~St Etienne~~ ^{St Etienne} Dame à Brioude
vers 1630.

Permettez-moi, Mon Révérend Père,
avec l'expression de ma reconnaissance celle
de mes sentiments les plus respectueux

A. Fenisier

Alonde 24 Mai 1884

Monsieur Réverend Père,

La bienveillance dont vous m'avez
déjà honoré en plus d'une occasion
m'engage à avoir encore recours
à votre obligeance; certain d'avance
qu'elle ne me fera pas défaut.

Différentes affaires personnelles
et l'état de ma santé m'ont obligé
à délaisser pour un certain temps ou
du moins à ne m'occuper qu'en
de rares intervalles de mes recherches
sur l'Auvergne. Je m'y suis
remis depuis quelques jours et
j'ai débuté par essayer de dresser
une généalogie de la famille
d'Archon d'Germain, fort célèbre
dans notre province, et à laquelle
appartenait le père Chanteloube.
Celui-ci a fait partie de l'Oratoire,

il a joué un rôle politique sous
Louis XIII et fut, avec son compatriote
Mathieu de Morques, un des plus
ardents partisans de la reine Marie
De Médicis. N'avait-il pas été
d'abord abbé de Pébrac et ne
résigna-t-il pas son bénéfice au
profit du vénérable M. Ollier, fondateur
de St-Tulpice ? De qui était fils
ce père Chantelambre ? Ces
d'Aprehon ont eu dans ces époques
troublées des destinées si diverses,
tantôt hommes d'épée et tantôt hommes
d'église qu'il est bien difficile
de les reconnaître. D'autant qu'ils
étaient nombreux et aussi changeants
les uns que les autres. Son père
n'était-il pas Antoine d'Aprehon
qui fut lui-même, après avoir été
ardent royaliste et homme de guerre, abbé
de Feniers, au diocèse de Clermont ?
Le père Chantelambre est un personnage

curieux à étudier et dont la place est
marquée dans un dictionnaire historique
de l'Auvergne. Je vous serai donc
infinitement reconnaissant de me dire
ce que vous sauriez à son sujet ou
au moins à quelles sources je
pourrais puiser des renseignements.

Je vous prie, mon Révérend Père,
excuser mon importunité et
agréer l'expression de mon
profond respect.

A Sernière
avocat
à Brioude

Jacques Chanteloube pr. mort
1638

J. de la Cour

Adieu
digne

Amable
Laurier
digne

Porte

Fort de la Cour

Mort

Amable
Laurier

1632.

Le Père Chanteloube

de Bruxelles. le 29. de Juillet. 1632.

Le Baron de Guespié, a mené le Père Chanteloube de le jeter, par les fenestres de la Chambre de la Reine-Mère sur l'opinion qu'il ha. Détournoit de disposer à son profit de la Charge de Capitaine de la Compagnie de gendarmes de sa Majesté vacante par la mort du Maréchal de Marillac, on tient qu'il lui aura servi. Deu avoir usi de la sorte.

Gazette de France de 1632.

E-28. pp. 306. - Bibl. 8^e Gen.

hier le Venant. Maître des gardes de la Reine-Mère
cut la tête tranchée au Carrefour St. Pol. pour avoir
Semi. et affiché des libelles et placards, contre l'honneur
du Roy et de ses Ministres, par arrest de la Chambre
de Justice, établie à l'Arsenal. Le Nœud du Père
Chanteloube, envoyé aux galères par le même arrest.
ibid. pp. 308.

Sur Chanteloub.

Jovi Arnef Richelieu

Lerapson
Groffet } Louis XIII.

Q' d' Arnef?

P. & Chantouls.

Il semblerait que Houpage a
ignoré qu'il se fit
Oratoire. II, 269, 273, 289.

Pièces curieuses en suite de celles
du sieur de S. Germain.

Suivant la copie imprimée à Paris
MDCXXXIII.

In 4^o.

Opuscule à Lettre du Père de Chantelme
aux nouvelles Chambres de Justice
l'an 1632. » pages 1 à 33.

Apchon de Chanteloube (le P. Jacques)

natif de Clermont reçu en la
Congregation le Jour de la trèss^{te}
Trinite l'an 1622 et prit la
robe le Jour du S^t Sacrement
en la mesme année en la
maison de Lyon et lust faict
prestre sept ou huit mois apres.

En marge: lequel est mort à
Bruxelles.

(au mois de février 1641, d'après
listes.)

Voir sur ce Père MM 623, p. 1
en 1641.

IV. — Le Père Jacques d'Apchon de Chanteloube

Entré en 1622. — Mort en 1641

S'il ne fallait qu'être accusé pour être censé coupable, j'aurais laissé tomber la mémoire d'un nom que de puissants ennemis ont rendu extrêmement odieux. Si je la relève et que je ne crois pas devoir désavouer ce Père, c'est que j'espère de le représenter innocent et plus malheureux que coupable.

Je trouve son nom écrit fort diversement. Jacques d'Apchon de Chanteloupe, comme il se trouve imprimé à la tête de sa lettre apologétique, ou de Chantelouve, comme il est fort souvent nommé dans les écrits faits pour la défense de la reine-mère, ou enfin de Chanteloube (1), selon que l'appellent et N. T. H. Père et nos livres, et presque tous les auteurs qui en ont parlé (2), était un gentilhomme d'Auvergne (3), né à Clermont, de la

(1) C'est là son vrai nom. Il signe ainsi dans une lettre à la reine-mère.

(2) *Ancien catalogue*. — FARDEL, *Mémoires*.

(3) *Extrait de la vie manuscrite du cardinal de Richelieu, écrite par lui-même, an. 1631.* « Chanteloupe entre tous les gens de la reine était celui qui parlait le plus haut et avec le plus d'assurance des succès des grandes armées qu'ils prétendaient faire contre le roi. Sa profession était autant éloignée de ses actions que sa naissance était convenable, vu qu'il était fils d'Antoine d'Apchon, gentilhomme d'Auvergne, diacre et pourvu de l'abbaye de Brives, Saint-Germain-Lair et plusieurs bénéfices, lequel enleva à Brives une femme nommée Christine Dabin, femme d'un nommé Perrotin, homme de pauvre condition, et la fit mener au château de Cerezat où il la tint plusieurs années et eut d'elle, du vivant de son mari, qu'il fit tuer, Jean d'Apchon, sieur de Cerezat, et Jacques d'Apchon qui était le père de Chanteloube, que le cardinal avait toujours assisté jusqu'à ce point que quand il voulut se rendre à l'église, il moyenna vers la reine-mère qu'elle fit payer ses dettes. » Ces anecdotes sont très suspectes dans la bouche du cardinal, qui

maison d'Apchon et de Cérezat, dont on a vu, dans l'article précédent, le frère aîné et la belle-sœur fonder conjointement avec le P. de Saint-Paul et lui la maison de Notre-Dame-de-Grâces, en Forez.

Il vint à la Cour et se donna à la reine mère Marie de Médicis, fondatrice de l'Oratoire. Tous les historiens (1) conviennent que de tous les confidents de cette princesse il fut un de ceux qui, après la mort du maréchal d'Ancre, eurent plus d'ascendant sur son esprit. Il la suivit dans son espèce d'exil à Blois en 1617, mais ce fut l'abbé de Ruccellaï et non pas lui qui lui donna le conseil de se retirer auprès du duc d'Epemon, dans son gouvernement d'Angoumois (2). Il est vrai que le dessein en étant une fois pris il la servit de son mieux ; qu'il écrivit deux fois de sa part à ce duc à Metz en style énigmatique pour hâter l'exécution du projet de l'enlèvement de cette princesse, qu'elle l'envoya aussi vers les seigneurs qui lui avaient promis de se déclarer pour elle, afin de les solliciter à le faire, à quoi cependant pas un ne voulut entendre, et que quand le roi envoya en 1619 des courtisans à sa mère pour négocier sa réconciliation avec elle ; M. de Chanteloube en traversa un temps le succès, en conseillant à la reine de tenir bon jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ou l'expulsion du nouveau favori de Louis XIII, le duc de Luynes, ou d'être du moins rétablie à la cour sur son ancien pied.

Aussi un des grands obstacles que M. de Bérulle, l'agent de confiance de cette paix, eut à surmonter, fut moins à faire entendre raison à la reine qu'à réduire l'esprit de son

dans cette histoire ne manque guère de déchirer à outrance et par de semblables traits tous ceux qui lui ont été opposés. Mais je n'ai rien encore pour les détruire et il est vrai que Jean d'Apchon, seigneur de Cérezat, était le frère du P. de Chanteloube, comme on a vu sous l'article du P. Vital de Saint-Paul.

(1) LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII*, L. 29, p. 583-657.

(2) GIRARD, *Vie d'Epemon*, p. 310.

confident (1), naturellement ferme et arrêté à son propre sens. Mais enfin il le prit de tant de manières et surtout il pria Dieu avec tant d'instances qu'il eut la consolation de le gagner non seulement à son prince mais encore à Dieu (2), en sorte que M. de Chanteloube, touché de regret de la vie qu'il menait à la cour, prit la résolution de s'en éloigner et de se retirer dans l'Oratoire, ne croyant pas pouvoir mieux conserver ces nouveaux effets de grâce qu'il éprouvait au fond de son cœur qu'en se mettant sous la conduite de celui par le ministère duquel il les avait ressentis. Mais la reine mère qui ne pouvait encore consentir à se passer de lui, n'ayant pas voulu lui donner sitôt son congé, il n'exécuta son pieux dessein que trois ans après.

Il était encore avec elle l'année suivante 1620, à la guerre d'Angers ou du Pont-de-Cé (3), mais sans néanmoins en être l'auteur comme le prétend faussement Dupleix. L'historien du duc d'Épernon (4) qui était bien mieux informé, assure qu'elle fut l'ouvrage du seul évêque de Luçon, et au tome I^{er} des *Défenses de la reine mère*, il est dit expressément (p. 33) que quand cette princesse vint à Angers, il y avait six mois que Chanteloube ne l'avait vue, s'étant toujours tenu à son gouvernement de Chinon; qu'il fut appelé auprès d'elle par l'évêque de Luçon lorsque ce parti était déjà tout formé; qu'il reçut, à la vérité, la commission peu de jours avant l'éclat, d'aller disposer M. le comte de Soissons et le Grand Prieur à sortir de Paris, mais qu'aussitôt après il se retira à Chinon pour laisser à M. de

(1) FARDEL, *Mémoires*, 35.

(2) J'ai suivi notre tradition domestique et tous les historiens de M. de Bérulle en mettant l'époque de cette conversion alors, car à prendre bien à la lettre ce que dit M. de Bérulle ci-dessous dans sa lettre au supérieur de Lyon on pourrait ne le mettre qu'après 1621, puisqu'il paraît dire en 1622 qu'il ne savait pas cette retraite six mois auparavant.

(3) *Réponse de la Reine-Mère*, t. I, p. 33.

(4) GIRARD, *Vie d'Épernon*.

Richelieu tout le manquement d'une affaire qui était purement de son invention.

Elle se termina comme on sait, à faire revenir Marie de Médicis à la Cour, où quoiqu'elle eut recouvré son premier crédit et qu'elle fut en état de s'attacher ses serviteurs plus fortement que jamais par l'appât des grâces, M. de Chanteloube la quitta pour exécuter son plan de retraite (1).

Comme il était trop connu à Paris, M. de Bérulle l'adressa aux PP. de Lyon (2), où il se rendit en 1621 et où il prit la robe le jour de la fête du Saint-Sacrement, et fut fait prêtre sept ou huit mois après (3), (eu égard sans doute à la grande ferveur avec laquelle il se porta au service de son nouveau maître et parce qu'ayant d'abord été ecclésiastique, comme on a vu par le prieuré de Saint-Germain qu'il résigna vers 1609 au P. de Saint-Paul, il avait acquis apparemment dans sa jeunesse une partie de la science de cet état). M. de Bérulle en le recommandant

(1) Cette princesse ne voulant pas le laisser aller sans quelque marque de son souvenir, le nomma, selon le droit qu'elle en avait depuis la paix d'Angoulême, à l'abbaye de Quimperlé; mais comme elle était fort à la bienséance de la maison de Gondy, le roi la fit prier par M. de Schomberg de vouloir bien la donner au fils de M. le général des galères, lui donnant parole d'en dédommager M. de Chanteloube par la première vacante. Et en effet au mois d'octobre 1622, le roi le gratifia de l'abbaye de Pontlevoy. (*Lettre de Schomberg à Richelieu, manuscrits du roi*).

Il devait, en se retirant, près de 50.000 livres et la reine mère qui savait bien qu'il avait contracté ces dettes à son service, lui avait donné parole de les acquitter; et comme elle ne l'avait pas encore fait en 1629, il prit la liberté de l'en faire souvenir, en lui faisant un état de toutes ces dettes en détail, dans une lettre écrite le 11 juin. (*Lettre de Chanteloube à la reine mère, Manuscrits du roi, an. 1622*). Il écrivit aussi de Cusset, du 4 février 1627, au cardinal de Richelieu pour le prier d'appuyer auprès de cette princesse la prière qu'il lui a faite de lui continuer la pension qu'il avait d'elle lorsqu'il était à son service, pour subvenir aux frais qu'il est obligé de faire dans les continuelles maladies dont il se sent assailli et qui lui laissent peu de relâche. (*Manuscrits du roi, au Louvre, Lettres des particuliers, an. 1627*).

(2) *Ancien catalogue*.

(3) Il l'était au mois de décembre 1621. (*Lettre de Bérulle de même date, où il se recommande à ses saints sacrifices*).

au supérieur de Lyon lui mandait (1) qu'il le priait de le recevoir comme lui-même, et même avec plus de soin et de charité qu'il ne voudrait selon Dieu en exercer envers lui. Car, ajoutait-il, il le mérite beaucoup plus que moi ; et si vous voulez déférer à mes désirs, je le désire beaucoup plus. Si je n'étais si engagé je me rendrais moi-même à Lyon pour le recevoir et avoir soin de sa retraite et de son assistance corporelle et spirituelle dans le pieux dessein que Dieu lui a inspiré. Il quitte la terre et cherche le ciel, il faut qu'il le trouve dans l'abondance de votre charité, dans l'ordre des exercices de votre maison et dans l'application aux choses de Dieu... Assurément si j'eusse prévu cette retraite il y a huit mois, j'aurais remis mon (dernier) voyage de Lyon (2) à ce temps-ci, pour pouvoir être moi-même auprès de lui dans ces commencements.

Et dans une autre lettre au P. Paul (Metzeau), le directeur de ce cher néophyte pour qui il craignait les accès d'un zèle trop véhément : *Je vous prie de traiter avec le P. de Chanteloube avec grand soin et charité, de l'avancer dans la vertu selon la mesure de la grâce de Dieu sur lui, et de ménager cela avec beaucoup de prudence et de modération. Car de le pousser plus que la lumière que Dieu lui donne, et écouter trop votre zèle, ce serait le cabrer et l'éloigner et non l'avancer. Supportez donc les faiblesses d'une âme commençante. Montrez-lui la voie et le laissez en liberté d'y entrer. Donnez-lui le loisir de reconnaître son devoir. Suivez et ne prévenez pas l'esprit de Dieu, sans lequel l'esprit humain ne peut rien. C'est la suavité intérieure qui doit régner en notre conduite ; c'est elle qui remédie à l'extérieur par l'intérieur, en jetant de profondes racines dans l'âme, au lieu qu'une autre manière de procéder étonne les sens, captive l'âme et*

(1) Lettre manuscrite à Thyersault.

(2) Où il était au mois de septembre 1621. Voyez l'article Vital de Saint-Paul.

ne la pénètre pas, et est particulièrement dommageable à l'égard des personnes âgées et qui ont l'usage du monde.

Conduit sur des maximes si sages le P. de Chanteloube ne pouvait manquer de faire de grands progrès dans les voies de Dieu, à la faveur surtout de sa solitude, car je pense qu'il fut à Lyon jusqu'en 1630, trouvant que dans ce temps-là (1) il fait conjointement avec le P. de S.-Paul et Madame de Cérezat sa belle-sœur, des dons à N.-D. de Grâces en Forez en vertu desquels ils en sont reconnus tous trois fondateurs,

Pendant son séjour de Lyon (2) Louis XIII y ayant passé avec la reine sa mère, soit au retour de la campagne du Languedoc sur la fin de 1622, soit en 1630, quand il fut malade à Lyon en revenant d'Italie, cette princesse alla voir le P. de Chanteloube dans notre maison verte de Lyon, où il était pour lors logé, et lui rendit tous les témoignages d'affection possible par l'estime qu'elle faisait de sa piété et de sa sagesse. Et il y a apparence que c'est en cette entrevue que, pour son malheur, elle l'entraîna par ses instances à Paris, où demeurant à St-Magloire, il se lia plus que jamais aux intérêts de Marie de Médicis et de M. le duc d'Orléans son fils, dans un temps où le cardinal de Richelieu, depuis ce qu'on appela la *Journée des dupes*, triomphant et seul maître de l'esprit du roi, lui représentait comme factieux et ennemi de l'Etat toutes les créatures et de sa mère et de son frère qui n'étaient pas dévouées à cette Eminence.

Ce cardinal assure dans son *Journal* que dès 1630, lui étant encore à Pignerol, la reine mère envoya le P. de Chanteloube à M. le prince à Valery, lui faire des plaintes de la conduite dudit cardinal, et que l'année suivante M. le duc d'Orléans, mécontent de sa personne, lui vint déclarer dans une visite que puisqu'il ne lui tenait rien de

(1) Voyez l'article de Vital de Saint-Paul.

(2) FARDEL, *Mémoires*, p. 35.

ce qu'il lui avait promis, il venait de son côté retirer la parole qu'il lui avait donnée de l'affectionner, et qu'il s'en allait à Orléans et à Blois, ou si on le pressait il se défendrait fort bien, et qu'après cette déclaration Monsieur envoya au roi Chanteloube avec une lettre de créance pour lui rendre compte de son départ et de ses sujets de chagrin.

Le cardinal de Richelieu voulant rompre cette liaison entre Gaston et ce Père fit dire de la part du roi au P. de Condren, alors général, de l'écarter bien loin de Paris (1). On lui donna un ordre pour Nantes. Il se mit en devoir de l'exécuter, mais Monsieur qui en eut le vent, le fit enlever sur sa route et conduire à Orléans près de sa personne. On prétend (2) qu'il l'engagea même à aller voir secrètement la reine mère à Compiègne, où elle était comme prisonnière, parce que cette princesse avait témoigné un grand désir à son fils de voir le P. de Chanteloube pour prendre conseil de lui dans l'extrémité où elle se trouvait, et que comme peu de temps après l'entrevue elle s'enfuit de Compiègne pour se retirer en Flandre, le cardinal de Richelieu ne manqua pas de mettre sur le compte du P. de Chanteloube cette résolution de la reine mère.

Ce qui m'en ferait douter est que cette Eminence ne lui fait pas ce reproche dans son *Journal*, mais seulement de ce que après avoir reçu commandement de son supérieur et du roi pour s'en aller à Nantes, il est allé trouver Monsieur à Orléans et de là est passé avec lui jusques en Lorraine. En conséquence de quoi il le fit comprendre dans la déclaration qu'il fit donner par le roi à Dijon, le 31 mars 1631 (3), dans laquelle Louis XIII disait que « sachant que le comte de Moret, les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde, de Roannez, le président le Coigneux, le seigneur de

(1) *Journal de Richelieu*. -- FARDEL, *Mémoires*.

(2) FARDEL.

(3) *Mercurie français*, t. 17, p. 148.

Puylaurens, Monsigot maître ordinaire en la chambre des comptes et le P. de Chanteloube ont été les principaux auteurs des mauvais conseils que suivait Monsieur d'Orléans son frère, et étaient sortis avec lui hors du royaume, nonobstant le commandement qui avait été fait audit P. de Chanteloube par son supérieur, tant en son nom que de la part du roi, d'aller demeurer en la maison de l'Oratoire de Nantes, au lieu de quoi il serait allé dans celle d'Orléans, pour précipiter le partement de sondit frère et sa retraite chez le duc de Lorraine, à raison de quoi il déclarait atteints et convaincus du crime de lèse-majesté lesdits comte de Moret, ducs d'Elbeuf, de Bellegarde etc. et Chanteloube, et comme tels veut que toutes les dignités par eux possédées soient déclarées éteintes et tous offices impétables s'ils n'ont recours à sa clémence et ne reviennent à résipiscence un mois après la publication. »

Dès que Monsieur fut en Lorraine (1) on lui fit épouser la princesse Marguerite, sœur du duc de Lorraine, ce qui acheva d'irriter la cour contre tous ceux qui approchaient le duc d'Orléans et en particulier contre le P. de Chanteloube, qui se chargea de la procuration de la reine mère, retirée alors à Bruxelles, pour consentir à ce mariage en son nom (2) ; après quoi il s'éloigna de la cour de ce prince, ne pouvant compatir avec Puylaurens, son grand favori, et se retira auprès de Marie de Médicis, auprès de laquelle il fut dans la confiance la plus intime (3).

(1) LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII*, L. 20, p. 685.

(2) *Ibid.*

(3) Le duc de Retz tâcha d'obtenir que la reine pût aller à Florence où le grand duc voulait bien la recevoir. Le cardinal y donna volontiers les mains. Mais la reine changea de sentiments par l'avis du P. de Chanteloube qui lui représenta qu'elle ferait mieux de demeurer en Flandre jusqu'à ce qu'on lui offrit des conditions honorables, comme on avait fait par le traité d'Angoulême ; au lieu que si une fois elle retournait à Florence, on l'y laisserait toute sa vie parce qu'étant le lieu de sa naissance le cardinal croirait s'être suffisamment déchargé de la haine de son éloignement en la laissant au milieu des princes de sa maison. (*Véritable P. Joseph*, p. 444).

Un anonyme prétend (1) qu'il poussa jusqu'à brouiller cette princesse avec Gaston, son fils, quand celui-ci se fut aussi retiré à Bruxelles, à force de lui mettre en tête que Monsieur ne se devait conduire que par ses avis ; tandis que M. de Puylaurens de son côté faisait entendre à son maître que sa mère, étant absolument sans crédit et ne pouvant se soutenir seule et sans lui, avait grand tort de vouloir faire la loi, ou plutôt de la recevoir elle-même et de vouloir la faire prendre à Son Altesse de la bouche d'un pauvre prêtre, à qui les douleurs de la goutte avaient autant estropié l'esprit que le corps.

Nos mémoires domestiques (2) disent au contraire que pendant son séjour des Pays-Bas il ne s'appliquait qu'à prier Dieu, et que s'il était assidu auprès de la reine c'était uniquement pour lui conseiller de faire sa paix avec le roi son fils et de travailler à rentrer en France. Et la preuve que ce portrait n'est pas trop flatté, c'est que, dans les diverses propositions qui furent faites à cette princesse sur son retour, elle met pour dernier article de l'instruction donnée à l'agent qu'elle envoya en cour pour cela, ces propres paroles (3) : « La connaissance (4) que la reine a de

(1) *Mémoires anecdot. sur Gaston d'Orléans.* — C'est aussi ce qu'en dit Montrésor (p. 7) : « La reine était fomentée par les conseils du P. de Chanteloube qui eut voulu tenir le seigneur de Puylaurens dans sa dépendance absolue. » Et il prétend encore (p. 13) « que ce Père à l'arrivée de Monsieur à Bruxelles fit quitter ce séjour à la reine mère pour celui de Gand, nuisible à sa santé, pour éviter de se trouver ensemble. »

(2) FARDEL.

(3) AUBERY, *Mémoires sur la vie de Richelieu*, t. 1, p. 423.

(4) La reine fit écrire par Chanteloube à Bouthillier qu'elle était résolue de s'aller jeter entre les bras du roi et de se raccommode même avec le cardinal si Sa Majesté l'ordonnait. Dans cette lettre la reine ne demandait rien pour lui, si ce n'est qu'il pût finir ses jours en paix dans une de nos maisons. On répondit de vive voix par le porteur de cette lettre que quand ce Père ne serait plus auprès de la reine et qu'elle écrirait au roi en personne on aurait plus d'égard et on ajouterait plus de foi à ce qu'elle proposerait. Elle envoya donc à la cour Laleu, un de ses officiers. Laleu déclara que sa

longtemps de la fidélité du P. de Chanteloupe et de son affection au service de Sa Majesté fait qu'elle ne consentira jamais de l'éloigner d'auprès d'elle. Mais lui qui ne voudrait pour rien au monde apporter obstacle à l'union qui doit être entre leurs Majestés, non plus qu'à la parfaite intelligence entre la reine et M. le cardinal, supplie très humblement ledit Sr Cardinal de lui donner l'exclusion, de crainte que sa considération n'empêchat l'effet d'un bon accommodement ; ledit Père engageant sa foi et sa parole de se retirer et tenant à grande gloire de contribuer par sa retraite à une œuvre désirée universellement par tous les gens de bien. »

C'était, ce semble, s'exécuter d'assez bonne grâce. Cependant le cardinal n'en fut pas content, et quand on eut fait une si belle avance du côté de Bruxelles, il fit demander pour nouvelle condition par la cour de France, que non seulement la reine éloignerait le P. de Chanteloube, mais encore qu'elle le livrerait pour être mis en prison, avec

maîtresse n'éloignerait point d'elle, de son propre mouvement, le P. de Chanteloube, mais que si le cardinal l'excluait du traité d'accommodement, comme ce Père l'en priait, il promettait de se retirer de lui-même. Et quand le cardinal vit que la reine consentait à l'éloignement de ce Père, il lui fit dire par Laleu que ce n'était pas assez, et que le roi ne pouvait se croire en sûreté tant que les méchants esprits qui étaient autour d'elle seraient au monde. Le roi demandait, avant que de faire sa paix avec elle, qu'elle lui remit entre les mains Chanteloube, l'abbé de Saint-Germain et Fabroni, gens qui avaient non seulement mal servi la reine, mais encore offensé le roi à tel point qu'ils ne méritaient plus de pardon, le premier par ses mauvais conseils, le second par ses libelles calomnieux et séditieux et l'Italien par ses horoscopes. Laleu, avant que de se retourner vers sa maîtresse lui ayant rendu compte par écrit de ces propositions si dures qu'on lui faisait, eut beau produire de nouvelles lettres d'elle, plus humbles et plus suppliantes que les premières, il lui fut toujours répliqué qu'on n'écouterait personne à moins qu'il n'apportât parole que cette princesse remettrait au roi les trois hommes que le cardinal lui faisait obstinément demander, comme une des conditions pour rentrer en grâce avec son fils. (LE CLERC, *Vie de Richelieu*, L. 4, T. 2).

deux autres serviteurs de cette princesse, qui n'en voulut jamais entendre parler (1).

La cause de l'animosité du cardinal contre lui est qu'il le faisait auteur de divers écrits répandus dans le public où son ministère était extrêmement décrié (2). Ce Père s'est justifié dans une lettre imprimée, datée de Bruxelles, le 14 août 1632, et qui a pour titre : *Lettre du P. de Chanteloube aux nouvelles chambres de justice* (3), et il y dit qu'il est obligé de faire trêve avec la souffrance et l'humilité ecclésiastique, par l'engagement où il est de défendre : 1^o son caractère ; 2^o l'honneur qu'il a d'être employé aux affaires de la reine et de Monsieur ; et 3^o l'honneur même de la Congrégation dont il porte l'habit, laquelle étant

(1) *Lettre d'un vieux conseiller d'Etat. — Défense de la Reine mère*, T. 2, p. 126.

(2) Il est vrai que le déchainement de cette Eminence dans sa propre vie manuscrite écrite par lui-même est extrême et si ouvertement passionné qu'il s'ôte toute créance. Sous l'année 1634, après avoir rapporté le retour de Gaston de Flandre, il fait dire à ce prince que, par le conseil de Chanteloube, la reine mère avait envoyé, quand on le sut sur le point de quitter la Flandre, jusqu'à trois courriers au marquis d'Aytone pour le faire arrêter prisonnier, et que le P. Champagne avait présenté à ce marquis, de la part de la reine mère, un mémoire pour lui donner avis que Monsieur songeait à se retirer en France, et qu'il fallait, de gré ou de force, empêcher sa réconciliation avec le roi ; que Chanteloube lui avait avoué son entreprise sur la vie du cardinal par Abfeston et que quand il l'en voulait railler, ce Père disait pour sa défense qu'il voulait seulement faire mener le cardinal à Bruxelles et non pas le faire mourir ; que sur l'opinion qu'avait Puylaurens que c'était Chanteloube qui l'avait voulu faire assassiner, il lui fit dire froidement qu'il se mettait peu en peine qu'il le crût ou ne le crût pas. Sur quoi le cardinal en parla comme d'un homme qui n'était plus arrêté par aucun frein, et dans le cœur duquel il n'y avait plus aucune étincelle d'honneur ni de vertu. Mais outre qu'on faisait dire à Monsieur, en certains moments, tout ce qu'on voulait, son inimitié et celle de son favori Puylaurens contre toute la maison de la reine mère dont l'histoire de ce temps fournit tant de preuves, fait qu'on ne peut faire aucun fond sur ces récits, et le cardinal en fournit la preuve sans le vouloir ajoutant ces mots à tout ce qu'il vient de dire : « Non que Monsieur contât ces choses de lui-même, mais le Cardinal lui demandait s'il n'était pas vrai qu'on lui eût dit telle et telle chose, et il l'avouait ingénument. »

(3) Voyez *Défense de la Reine mère*, T. 2,

utile à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise, ne doit pas demeurer chargée de l'affront que le cardinal de Richelieu lui a voulu faire en la personne d'un de ses membres.

Puis entrant en matière il dit que tous les crimes que lui imputent ses ennemis sont : 1° d'être auprès de la reine mère pour la servir ; ce qui s'appelle dans leur langage être perturbateur de l'Etat ; 2° d'être un calomniateur du ministère présent par l'impression de deux lettres qui ont paru sous son nom, et que je n'ai encore pu déterrer.

Il répond au premier chef (1) : *Le P. de Chanteloupe ayant quitté, pour se mettre en religion, la cour et le service de la reine lorsqu'il était le mieux venu auprès d'elle, est un perturbateur de l'État parce que Sa Majesté, à laquelle il est attaché et qu'il sert depuis dix-sept ans, se trouvant à l'extrémité, lui commanda comme au plus ancien de ses serviteurs, de se tenir auprès d'elle ; et le cardinal de Richelieu qui est un boute-feu universel, et par qui toute la terre est en armes, sera cet homme doux et pacifique qui par sa bonté et par l'horreur qu'il a de ce crime, le fera condamner ? Quand assisterons-nous cette princesse si ce n'est lorsqu'on travaille à la ruiner ? Quand servirons-nous à sa défense que lorsqu'on est prêt à l'opprimer ? Si c'est un devoir en France, pourquoi serait-ce un crime hors de France ? La liberté d'en sortir n'a jamais été déniée aux Français, non plus qu'aux autres nations, celle d'aller aux pays où ils ont affaire.*

Quant aux lettres il dit (2) qu'une des deux (3) lui est

(1) P. 8.

(2) P. 9.

(3) C'est apparemment la lettre adressée au cardinal de Richelieu sous son nom et composée par Le Serre selon qu'il est reconnu dans des extraits de cette lettre, présentés au cardinal en mémoires par ceux qui écrivaient pour lui dans ce temps-là (*Manuscrits du roi*). L'on fait encore là même des extraits d'une *Lettre au roi* qu'on attribue au P. de Chanteloupe, dont on dit que le style est arrogant et audacieux, et d'un homme qui traite avec le roi de pair à compagnon. Ce sont les écrivains du Cardinal qui lui faisaient ces extraits, pour lui faire connaître, en abrégé, ce qui courait contre lui, et les endroits qui donnaient plus de prise à la réplique.

fausseté attribuée, et soutient à l'égard de l'autre qu'il n'y a aucune loi qui taxe de crime capital de parler mal des ministres, pas même la loi julienne du crime de lèse-majesté, ni celle qui est contre les libelles séditieux. Il n'y a que les Caligula, les Domitiens et les autres méchants princes, qui aient condamné pour avoir écrit ou parlé contre eux, les bons n'ont pas voulu que sous un règne de liberté les paroles fussent esclaves..... (1) Le cardinal et les siens seront-ils les seuls qui osent tout dire et tout faire ? Il leur sera permis de déchirer indignement la reine mère par mille insolents libelles, qui paraîtront avec l'approbation du sceau et de l'autorité publique, et l'on nous fera un crime de répliquer ?

Ensuite (2) il consent de passer pour un calomniateur et d'en porter la peine, s'il se trouve une seule personne raisonnable qui puisse faire voir la fausseté des accusations dont il charge le cardinal, tant ce sont choses publiques et avérées. *Et combien en est-il encore de bien plus étranges et plus secrètes que ce ministre n'ignore pas, dit-il, que je sais, et dont je n'ai pas voulu faire part au public ?*

Enfin (3) le bien public exigeait de lui, à ce qu'il croit, qu'il tachât de désabuser l'esprit du prince obsédé par son ministre. *Eh quoi ! s'écrie-il, quand un homme s'en sera une fois saisi, comme il arrive assez souvent que ce ne soient ni les plus fidèles sujets, ni les plus gens de bien qui le fassent, ce sera un mal sans remède ? Il faudra, Messieurs, selon vos belles maximes, que ce pauvre prince soit abandonné de tout le monde, entre les mains de celui auquel, par un excès de bonté, il aura donné trop de crédit ? Et si cela est, pauvres princes, où en êtes-vous ? Si dès que vous êtes une fois trompés il faut que vous le soyez toujours. Et vous, pauvres peuples, si la première faute de votre prince lui doit coûter sa*

(1) P. 12.

(2) P. 13.

(3) P. 16.

ruine et la vôtre?... Les rois approuvent, et tel est l'usage, qu'on appelle, que l'on se plaigne d'eux à eux-mêmes. (1) Ce sera bien fait à chacun de faire entendre au roi jusqu'au moindre grief que l'on croira avoir reçu de lui, et on fera un crime d'Etat de lui parler des mauvaises actions de celui qui, sous son autorité, s'en fait tant accroire? Chacun se verra périr et ne pourra du moins en périssant soulager sa douleur de quelques soupirs? Dans ces occasions quel remède que d'avertir? Quels avis que de parole ou par écrit? Comment est-il possible, par des paroles, si la seule apparence d'en être capable a fait faire tant de bannis et de prisonniers? et comment, par des écrits adressés au roi, si vous appelez calomnie et perturbation de l'Etat, tout ce qui est dit et écrit contre le véritable perturbateur, quoiqu'il soit à l'honneur du roi et pour le bien de son service?

Ce déchainement n'était pas pour adoucir un esprit aussi peu endurant que l'était celui du cardinal. Il ne fut pas longtemps à le lui faire sentir. L'année suivante 1633, le nommé Abfeston fut chargé d'avoir voulu attenter à la vie de Son Eminence (2). Saisi et condamné à la roue, il déclara à la question, qui lui fut donnée après son arrêt de mort prononcé, que le sieur La Roche, domestique du P. de Chanteloube, l'avait induit à commettre cet attentat (3).

(1) P. 17.

(2) *Mercurius gallicus*, année 1613, p. 207.

(3) Lettre au cardinal de Richelieu, parmi les Manuscrits du Louvre (Volume intitulé : *Lettres du roi*, 1628) :

« Monseigneur, j'importune Votre Eminence de celle-ci, pour lui remettre en mémoire le service qu'une femme lui a rendu en la mort d'Abfeston. Je vois, Mgr, que l'action que j'ai faite ne m'a valu encore que la haine des ennemis de votre prospérité, que le nom que je porte et que j'ai l'honneur d'être (sa parente) ne m'avait déjà que trop acquise, toute la France sait que servir Mgr le cardinal et en être récompensé, sont deux choses inséparables. Que je ne sois point, s'il vous plaît, la seule qui donne de l'exception à cette règle si générale, et que je me ressente de quelques-uns de vos bienfaits qui m'obligent à continuer mes suffrages et vœux pour notre heureuse prospérité, étant Monseigneur, de Votre Eminence la très humble, très obéissante et très fidèle servante, Charlotte DE LA PORTE.

Il n'en fallut pas davantage pour faire prononcer dans l'arrêt qui fut rendu par le nouveau parlement de Metz, le 10 mai 1634, un décret de prise de corps contre ledit Père et le P. Champagne son compagnon (1), comme accusé de conspiration contre la vie du cardinal. Et comme il n'avait garde d'aller comparaître à ce tribunal, il y eut un second arrêt contre lui, le 7 juillet, par lequel la cour déclara « les défauts et contumaces bien et dûment obtenus, ce dit Père suffisamment atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, pour avoir suscité et suborné lesdits Abfeston et Chavagnac, afin d'attenter à la vie du cardinal, pour réparation de quoi la cour le condamne d'être rompu et brisé vif, si pris et appréhendé peut être, sinon par effigie, et pareil procès fait du même jour, aussi par contumace, au sieur La Roche, son domestique, accusé d'avoir subordonné lesdits Abfeston et Chavagnac. »

Tel est l'arrêt du parlement de Metz, sur lequel je ne dois pas omettre une circonstance assez singulière, qui est, qu'avant d'être prononcé, la minute en fut envoyée à M. de Chavigny, secrétaire d'Etat, pour être communiquée à Son Eminence de la part du sieur Bretagne, nouveau premier président, créature du cardinal, qui de conseiller du parlement de Dijon venait tout récemment de l'élever à cette première place ; le tout accompagné d'une lettre de ce magistrat qui proposait quelques changements à faire à l'arrêt, et cette lettre ainsi que l'arrêt, monument subsistant de la collusion, se conserve encore parmi les manuscrits de M. le Bouthillier dans la bibliothèque de M. l'ancien évêque de Troyes, sur lesquels j'ai copié l'un et fait cette observation sur l'autre.

Le P. de Chanteloube n'avait garde de s'oublier dans une accusation si atroce. Je lui attribue la *Lettre d'un vieux*

(1) *Registre du Conseil*, du 1^{er} décembre 1638 : « Le R. P. Général doit écrire au P. Philippe d'Angleterre que le P. Champagne n'est plus des nôtres et qu'il ne le reçoive pas comme étant des nôtres. »

conseiller d'Etat à la reine mère du roi très chrétien (1), à cause d'un grand nombre de traits apologétiques que j'y trouve de sa personne et de sa conduite.

Quand il vient à l'accusation d'avoir induit Abfeston (2) à assassiner le cardinal de Richelieu, il s'en lave d'abord (3) par ce préjugé qu'avant sa retraite dans l'Oratoire et pendant la grande faveur du duc de Luynes il fut accusé pareillement par un de ses cousins, nommé le comte de St-Germain, d'avoir voulu attenter sur la vie du favori pour servir la reine auprès de laquelle il était alors (à Angers). On produisit même des lettres qu'on prétendait être de sa main. Le duc eut la générosité de les lui envoyer, mais il en fit si bien voir la supposition, qu'il en fit mettre l'auteur en prison et que son dit cousin, qui ne put désavouer l'imposture, en eut la tête tranchée.

Ce fait au reste est exactement vrai. Dans les mss. cités ci-dessus sont plusieurs lettres de Sébastien le Bouthillier, mort évêque d'Aire, à son frère M. de Chavigny, alors secrétaire des commandements de la reine mère, et il lui écrit du 18 janvier 1620 : *M. de Chanteloube est venu à Paris pour les affaires de la reine* (4). *On espère qu'il lui portera contentement, vu les dispositions de la cour, et on saura à son retour plus précisément à quoi s'en tenir.* Et puis du 12 février : *Enfin M. de Chanteloube s'en va après avoir eu le con-*

(1) *Défense de la reine mère*, t. 2.

(2) Il était fils du lieutenant-criminel de Vitry, et il avait deux complices qui avaient été l'un domestique, l'autre des gardes du maréchal de Marillac, et qui sans induction étrangère pouvaient avoir eu en vue de venger sur le cardinal la mort de leur maître.

(3) Page 131.

(4) Il partit le 13 janvier avec une instruction de l'évêque de Luçon qui le chargeait de représenter à M. de Luynes que la reine ne pouvait venir à la cour jusqu'à ce qu'on lui eut donné satisfaction sur plusieurs points qu'il devait exposer, et que je déduis ailleurs en détail. Voyez *Vie de Bérulle. La paix du Pont-de-Cé*.

Il retourna vers la reine le 28 février, emportant plus de paroles que d'effets, et se rendit à son gouvernement de Chinon auquel la reine mère l'avait nommé depuis la paix d'Angoulême.

tentement de voir clairement reconnue la calomnie qu'on lui voulait mettre sus. C'est un fort brave gentilhomme et fort fidèle au service de la reine. Il a voulu que je fusse avec lui, lorsqu'il a parlé à M. de Luynes, ce qu'il a toujours fait avec beaucoup de prudence et de modération, et je crois que sans la maladie de la reine et la fausse accusation, il eut remporté plus de fruit de son voyage qu'il ne fait. Et encore du 21 mai : Vous avertirez M. de Chanteloube de ce que St-Germain a eu la tête coupée et a parlé de tout à sa décharge avouant l'imposture.

Le P. de Chanteloube aurait pu produire pour second préjugé en sa faveur qu'ayant été soupçonné (1) cette même année 1634 par la maison de M. de Puylaurens son ennemi, d'avoir été l'instigateur d'un assassinat entrepris et manqué sur la personne de ce seigneur dans l'hôtel-de-ville de Bruxelles, deux de ses gens qu'on avait d'abord arrêtés sur le simple soupçon de l'inimitié des deux maîtres, furent renvoyés absous et lui déchargé (2).

Mais venant au fond de la cause il donne des preuves plus péremptoires et dit : *Le P. de Chanteloube a fait supplier le roi qu'il lui fût permis de se purger des griefs dont l'a chargé Abfeston* (3). *On lui a dit pour toute réponse qu'il eut à se présenter au parlement de Metz (nouveau tribunal tout*

(1) *Histoire de Louis XIII*, L. 35, p. 442. — AUBERY, *Mémoires sur la vie de Richelieu*, T. I, p. 423.

(2) Le Vassor le charge de ce crime dans son histoire mais sans autre preuve que le bruit commun. Montrésor, quoique très attaché à Monsieur et très prévenu pour son favori Puylaurens, n'accuse personne en particulier parce qu'il n'y eut preuve contre personne. Le soupçon pouvait aussi bien tomber sur le duc d'Elbœuf, ennemi déclaré de Puylaurens, ou sur les Espagnols, fâchés qu'il négociait la paix de son maître et sa sortie de Flandre. Et l'auteur des *Mémoires d'un favori de Gaston, depuis 1608 jusqu'en 1636*, dit, à la page 324, qu'il y avait des soupçons fondés tant sur Chanteloube que contre la princesse de Phalsbourg, que Puylaurens avait d'abord aimée et puis quittée pour la princesse de Chimay, et contre les Espagnols, irrités contre Puylaurens qui leur enlevait Monsieur, sans décider à qui des trois il prétend imputer le coup.

(3) *Défense de la reine mère*, II^e volume, p. 132.

composé des créatures de Son Eminence/. Ce parlement a fait le procès. Or on voit par ces pièces que ni le coupable ni les deux témoins n'ont point chargé le P. de Chanteloube d'avoir donné ce conseil d'assassinat, mais bien le S^r de la Roche, son domestique, et il faut encore observer que ce n'est qu'à la question qu'il a reçue, avant que d'être mené au supplice, et après son arrêt de mort prononcé, qu'Abfeston a non seulement avoué ce que les deux témoins avaient déposé contre ce père et son domestique, mais encore ajouté que le père a su toute l'affaire, qu'il lui en a parlé souvent, lui a promis récompense et assuré que ce dessein pouvait s'exécuter en conscience (1). Or comme les lois défendent d'avoir égard à une accusation faite à la torture si elle n'est confirmée en pleine liberté, hors du lieu où la question est donnée, et surtout par le testament du mort, il faut remarquer que celui qui a donné les pièces de ce procès en a caché par malice la plus importante, rapportant en termes généraux que le patient a confirmé à la mort, devant son confesseur, ce qu'il avait déjà déclaré. Ce qui est une étrange imposture, puisque le P. recteur des Jésuites du collège de Metz, qui assistait Abfeston à sa mort, a déclaré par écrit que tant s'en faut que le patient eut persisté en son accusation contre le P. de Chanteloube, qu'au contraire il l'avait déchargé tout hautement par son testament de mort et protesté que ce qu'il avait dit lui avait été arraché par la violence des tourments, le P. de Chanteloube ne lui ayant jamais parlé d'attenter à la vie du cardinal.

La deuxième pièce qu'on produit contre ce Père est l'accusation de Blaise Ruffet, soi-disant tantôt Chavagnac tantôt le baron d'Urfé (2). Or dans les informations et procédures qu'on a publiées contre cet homme, il est dit qu'on l'a reconnu atteint et convaincu de plusieurs mauvais comportements, changements de nom, suppositions de contrats et

(1) Page 134.

(2) *Mercure français*, année 1634, p. 790.

seigneuries imaginaires, promesses de mariage en divers lieux et à diverses femmes, bref qu'il avait mené la vie d'un fourbe et d'un imposteur (1). On ajoute dans ces pièces que cet imposteur n'est pas croyable dans les prétendues intelligences qu'il disait avoir avec les Espagnols pour se défaire du cardinal, n'y ayant pas d'apparence qu'ils se fussent fiés à un français, homme sans aveu et qu'ils ne connaissent pas d'ailleurs ; mais parce qu'on veut à toute force que le P. de Chanteloube soit criminel, on veut aussi faire accroire au public qu'un homme de son âge, de sa condition, de son caractère, se soit confié à un malheureux qu'il n'aurait jamais vu, pour un dessein de cette conséquence, et il plaît à ses ennemis de faire de Ruflet un homme croyable en cette seule occasion, quoiqu'ils le donnent et qu'il soit reconnu pour un imposteur de profession dans tout le reste.

D'ailleurs Ruflet n'a chargé le P. de Chanteloube qu'en secret, et dans un interrogatoire particulier, comme l'a écrit lui-même (2) le Sr du Châtelet, maître des requêtes, qui était un de ses commissaires (auteur d'autant moins suspect qu'il a voué sa plume au cardinal) et ensuite il lui fait avouer la même chose devant un autre de ses confrères, et puis devant le garde des sceaux, mais jamais dans aucun interrogatoire juridique..... De plus, si ledit Ruflet avait été véritablement reconnu coupable d'en avoir voulu à la vie de Son Eminence, n'aurait-il pas été condamné

(1) Le cardinal de Richelieu, dans sa propre vie manuscrite, convient de tout cela, et dit que cet imposteur s'était présenté à lui pour lui proposer de faire tomber entre les mains du roi le château de Namur, munie d'une prétendue lettre du capitaine de la place qui promettait de favoriser l'entreprise. Comme l'on reconnut que cette lettre était fausse, il le fit mettre à la Bastille où il déclara que M. du Fargis et le P. de Chanteloube l'avaient induit à venir tuer le cardinal, et que pour y réussir il fallait qu'il prit le prétexte de ce projet de surprendre Namur, parce que le cardinal ne manquerait pas d'envoyer à Namur s'assurer de la vérité du fait et qu'alors on lui ferait écrire en réponse, par ledit capitaine, une lettre empoisonnée.

(2) *Défense de la reine mère*, 2^e vol., p. 136.

à la roue au lieu du gibet ? Abfeston n'a-t-il pas été traité de même pour un crime pareil ? Ainsi qu'ils ne l'aient pas fait, c'est signe qu'ils n'ont trouvé matière à le condamner que comme un imposteur fieffé et un fourbe de profession et non à titre d'assassin (1). Ajoutez à cela combien toutes ces procédures sont suspectes étant faites par des personnes que la crainte ou l'ambition a rendues esclaves des passions du cardinal de Richelieu, du désir qu'il a de mortifier la reine mère en la personne de ses fidèles serviteurs et auxquels excès il s'emporte d'oser ainsi faire condamner (par contumace) à un supplice des plus infâmes, un prêtre, un gentilhomme, un homme qui a la confiance d'une grande reine, et cela : 1^o sur une déposition extorquée par les tourments et révoquée à la mort ; 2^o et sur les fausses dépositions d'un scélérat et d'un insigne imposteur que le P. de Chanteloube n'avait jamais ni vu ni ouï nommer.

Telle est la défense de ce père. Son malheur fut de se trouver engagé à suivre la condition de son infortunée maîtresse (2). Il resta néanmoins à Bruxelles quand elle passa en Hollande et en Angleterre, sans doute pour lever un obstacle au retour de cette princesse en s'éloignant d'elle (3). Car, quoi qu'en disent les historiens qui pour la plupart se copient les uns les autres, il ne tint jamais à son éloignement qu'elle ne fit sa paix avec le roi son fils, ayant toujours insisté auprès d'elle pour son renvoi et cette princesse s'y étant toujours opposée.

Il mourut donc à Bruxelles, (4) au mois de février 1641, plus consumé des chagrins que des infirmités de l'âge,

(1) P. 137.

(2) LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII*, L. 44, p. 29.

(3) En 1638, et dans la déclaration que donna aussitôt après le cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, par lequel il commandait à tous les Français de sortir de ses provinces de Flandres, il excepta le duc d'Elbœuf, l'abbé de Saint-Germain et le P. de Chanteloube, pourvu qu'ils n'eussent point de serviteurs français avec eux.

(4) *Ancien Nécrologe*.

matière d'un grand mérite auprès de Dieu, si, comme il y a lieu de le présumer, il en sut faire un saint usage pour expier le temps de sa vie qu'il avait passé dans le monde. Il est à remarquer qu'outre notre ancien catalogue, où son nom se trouve sans être biffé, comme le sont tous ceux de ce temps-là qui sont ou congédiés ou sortis, il est encore mention de lui dans notre *Ancien nécrologe* ; et qu'il n'ait pas été désavoué par nos Pères de ce temps-là, gens si attentifs sur les bienséances et sur l'article de la bonne réputation, nonobstant de si atroces accusations intentées par un si puissant ministre, c'est signe évident qu'ils étaient bien persuadés de son innocence et que ces prétendus griefs étaient le pur ouvrage de la passion et de cabale.

Jacques Chanteloute

Prêtre de l'Oratoire

Entré :

Né à

, le

Mort à

, le

Notes bio-bibliographiques

J. Bonnardet
p. de l'Oratoire

Le Père Jacques Chanteloute

M. M. 607, 1^{er} catalogue, N^o 250 =

Jacques Chanteloute, prêtre, mort.